

Mémoires de  
François ORGEBIN  
né à QUESTEMBERT

1<sup>o</sup> partie

Enfance Adolescence  
Mobilisation  
1890-1914

Je pourrais mettre en sous-titre de mes Souvenirs: "Du toit de chaume aux H.L.M. ", "Du bicycle à la DS 19", "Du bâton de pèlerin à l'avion supersonique" et caetera ... Il s'est passé tant de choses depuis 1890, année de ma naissance, jusqu'à notre époque!

Bien souvent, quand j'évoquais devant mes enfants ces temps de mon enfance, qui semblent si lointains que les jeunes ont peine à les croire vécus par des hommes encore vivants, je les ai entendus me dire :

- Papa, tu devrais fixer pour nous sur le papier tout ce passé si original dont tu nous parles! Autrement, nous l'oublierons et nos enfants n'en garderont pas le souvenir. Et pourtant c'est un héritage à transmettre!

l'acquiesçais mais, comme il arrive souvent, je remettais à plus tard ... et voilà que la Providence me fournit des loisirs inattendus. En Janvier 1961, une bonne crise de colibacillose me tint à la chambre près d'un mois et m'obligea presque à prendre le stylo et à entamer le pensum.

Je m'amusai d'abord à épiloguer, en vers approximatifs, sur ma maladie. Voici cette pièce, dédiée tout simplement à Dieu le Père :

Le Seigneur m'a f.. tu un coup d'barre

Et je suis tombé sur les genoux

l'n'voulait sans dout'pas que j'm'égare,

Et m'a ram'né par la peau du cou.

J'avais tout l'air d'en faire à ma guise,

Et de négliger l'essentiel,

C'était p't'être pas des grosses bêtises

Mais ça frisait l'gros péché véniel.

Dans sa grande miséricorde

Qui nous sonn' pour notre bonheur

, Il m'a prom'né au bout d'une corde

Sur les charbons de la douleur.

Tiens, voilà quèq's colibacilles Déguste-les par ton canal !

Comm' c'est encor' par trop facile

J'vais t'rajouter un tout p'tit mal.

T'as bien un certain nerf sciatique

Qui va du fessier au talon ?

J'avais te l' pincer comme un élastique ,  
ou mieux comme une corde à violon.

Et pendant trois longues journées  
et trois encor' plus longues nuits.

J'ai supporté l'attaque obstinée  
d'élançements douloureux sans répit.

Souvent pendant mes longues insomnies  
à bout d'souffl' j'ai crié: "Assez!

Seigneur! Je sais qu'il faut que j'expie  
Mais si ça pouvait un peu s'tasser !

Je renonce à tous mes petits vices,  
Plus d'faux pas, plus de laisser-aller,

Mais au contraire des sacrifices

Pour faire tout ce que vous voudrez.

Seigneur! J'ai compris vot' manière

Faut de temps en temps nous mettre à plat!

Et c'est encore de l'amour de Père

Quand vous nous passez à tabac.

Ce chef-d'oeuvre connut une curieuse publicité. Mon condisciple et ami le chanoine François Le Quintrec, alors curé-archiprêtre de la cathédrale ( il est mort le 24 oct, 1963) étant venu me faire visite, je lui racontai ce que je faisais pour tuer le temps et lui récitai ce morceau. Il s'en amusa, voulut l'avoir et grande fut ma surprise de le lire la semaine suivante ... dans le Bulletin Paroissial.

C'est donc pour m'occuper et pour tenir la promesse faite à mes enfants que je me mis à écrire mes souvenirs et j'y pris goût, puisque j'ai été jusqu'au point final.

Je n'ai d'autre prétention que de léguer à mes descendants le récit de mon existence qui, pour modestes que soient mes origines, m'a permis, dans des temps cahotés, de côtoyer et de fréquenter des hommes qui ont tenu la grande vedette et d'être mêlé, parfois de près, aux événements qui ont jalonné les cinquante dernières années. Je me suis efforcé de rendre leur physionomie aux milieux et aux époques qui ont été le cadre de ma vie et que la fulgurante évolution relègue dans la préhistoire, celle du temps du cheval de trait, de la machine à vapeur, de la marine à voile et de la lampe à huile ...

J'ai vu l'apparition de la bicyclette sous la forme du bicycle. J'ai gardé le souvenir d'un dandy qui, vers 1893, faisait des ronds sur le Champ de Foire, juché sur son instrument dont l'immense roue avant supportait le siège et le petit guidon, suivie d'une roulette qui concourait à l'équilibre. Puis ce fut le vélo à roues égales cerclées de caoutchoucs pleins, bientôt remplacés par des pneus.

Nous avons vu les premières automobiles, celles qui trônent maintenant dans les musées. J'ai fait la guerre en pantalon et képi rouges comme en 1870, et en pantalons flottants sans jambières. La petite jambière de cuir dont nous étions dotés en temps de paix n'était qu'à l'essai depuis plusieurs années, elle était seyante et pratique mais l'essai n'avait pas dû être concluant puisqu'il n'en fut pas distribué à la mobilisation. Les Allemands avaient depuis longtemps la demi-botte! Consolons-nous, elle est à la mode en France en 1960 !!

C'est aussi une société toute différente, celle de mon enfance et celle qui l'a précédée, que je voudrais ressusciter avec son pittoresque, sa bonhomie un peu fruste, sa vie sociale.

Je vous raconterai les histoires de ma famille paternelle et maternelle, un peu à la manière de Marcel Pagnol, mais sans le talent, et il n'y a que peu de chances que la radio-diffusion s'en empare. Je chercherai, en suivant tout simplement le fil chronologique, à vous procurer quelques bons moments, au cours desquels, d'en haut, je vous entendrai dire, un peu attendris: "Sacré Papa! Il n'était tout de même pas embêtant !".

Alors, commençons par le commencement.

Je suis né à Questembert, chef-lieu de canton du Morbihan, à vingt-cinq kilomètres de Vannes, Place du Marché aux Moutons -devenue en 1945 Place de la Libération, comme il se doit-le 5 Septembre 1890 à cinq heures du soir, m'a dit ma sainte femme de mère. Mon père, Olivier Orgebin, sellier-bourrelier de son état, y exerçait son métier. C'était un bel homme, élancé (1,74m), brun, frisé, mince et bien droit, petite moustache, l'air plutôt avantageux.

D'une famille de onze enfants où il avait le numéro 8, il était né au Marchix, foirail de Questembert que chaque premier lundi du mois couvrait de bovins. La maison paternelle, toujours existante, se composait de quatre pièces dont deux appartenaient à la commune. Il en restait donc deux pour la famille: l'une en bas, sur terre battue, avec trois lits bout-à-bout dont un lit clos où j'ai toujours vu ma grand'mère assise, appuyée à des oreillers, et une chambre en-dessus, surmontée d'un grenier. Ma grand'mère Orgebin, qui a dû mourir en 1893, avait la figure couverte de croûtes terreuses au milieu desquelles éclataient deux beaux yeux bleus lumineux et larmoyants pleins de bienveillance. Quand elle voyait ses petits-enfants, nous étions deux à cette époque -mon cousin Joseph né un an avant moi et moi-même- elle sortait de dessous ses couvertures une poche d'étoffe où elle avait de la monnaie de billon et nous donnait à chacun un sou. C'était quelque chose à l'époque! Je n'ai pas connu mon grand'père Orgebin, mais j'ai connu trois des frères de mon père: l'oncle Joseph, un petit homme râblé qui n'a jamais su diriger sa barque et, de patron-boulangier, finit manoeuvre à la journée. Il mourut à cinquante et quelques années, laissant une femme presque aveugle et deux fils, Joseph qui devint ébéniste et vit peut-être encore, et Ernest qui

est mort. Chacun d'eux n'a eu qu'une fille, de sorte que le nom est éteint dans cette branche. L'oncle Joseph avait un côté assez inattendu. Il aimait et sentait la nature en poète. C'est ainsi que les belles soirées de Juin, il nous emmenait, son fils Joseph et moi, à trois kilomètres de la ville, dans les bois, pour entendre chanter le rossignol.

Un dimanche matin, avant la grand'messe, il nous conduisit dans un bois de sapins où il dénicha pour nous un nid d'éperviers. Il n'y avait malheureusement qu'un seul oeuf strié de noir et de rouge. Il allait aussi, avec quelques paysans braconniers, chasser le lapin au furet, la nuit, sur les landes de Grandmorin. Cela déplaisait fort à sa femme, Tante Marie, qui un soir les suivit, armée d'une casserole, et fit le plus de bruit possible en frappant dessus. L'oncle fut écoeuré et n'y retourna plus.

Le second, l'oncle Emilien était simple d'esprit. Il vivait chez l'oncle Joseph et gardait deux vaches, car il y avait, du côté de ma grand'mère née Guénégo, un petit bien qui, en plus de la demi-maison où ils habitaient, comprenait une autre petite maison attenante de deux pièces dont l'une servait d'étable et l'autre était louée à une vieille laveuse pour la somme de soixante francs par an. Derrière ces deux maisons s'étendait un jardin et un verger de quinze ares et deux prairies, l'une sur une hauteur, l'autre le long d'un ruisseau. Ma mère donnait un coup de main à la fenaison et je l'accompagnais, aidant à charger le foin et à le fouler dans le grenier.

J'ai connu plus longtemps l'oncle Louis, le benjamin de la famille. C'était un joyeux drille qui choisit le métier de boucher. Il aurait dû faire une carrière d'écuyer de cirque car, apprenti boucher, il ramenait du pré les deux chevaux de son patron au galop, un pied sur chacun d'eux. Il épousa vers 1896 une chétive petite personne, fortement touchée d'hérédité alcoolique. Ils continuèrent de s'alcooliser ensemble. Installé patron boucher à Rochefort-en-Terre par la Tante de Lorient, soeur de sa mère, et le curé archiprêtre -dont je parlerai plus loin-, il fit faillite au bout de quelques années avec une inaltérable bonne humeur. Ils eurent six enfants, quatre au moins sont morts, les deux autres (Marie-Ange et Jeanne) vivaient encore il y a quelques vingt ans. L'oncle était devenu garçon boucher, puis simple journalier. Tante de Lorient leur acheta, en 1914, une petite maison au Vieux bourg où ils sont morts tous les deux.

Je puis remonter dans mon ascendance Orgebin jusqu'au grand'père de mon grand'père, grâce à deux vieux cousins de Limerzel que j'ai rencontrés en 1946, au cours d'une campagne électorale. L'ancêtre était fermier du Château de Pinieux. Il dut avoir beaucoup de garçons car j'ai trouvé, en Charente, Vendée et Loire-Atlantique, des homonymes qui se réclamaient d'une ascendance "limerzellienne". L'un d'entre-eux se maria au village de Bréhardec-en-Questembert avec une fille Burban. Un de leurs fils, Jean-François, mon grand'père, vint s'établir à Questembert où il épousa Jeanne-Marie Guénégo, la grand'mère du Marchix. Il en eut onze enfants dont la plupart moururent en bas âge au cours d'épidémies de variole ou de choléra qui faisaient des ravages, de même que la tuberculose pulmonaire, dans les familles entassées dans des logis sans hygiène et sans air. On en enterra deux le même jour; l'un d'eux, Pierre, avait quatorze ans. Les deux fillettes jumelles qui naquirent les dernières furent emportées peu après leur naissance. Le grand'père

exerçait le métier peu lucratif de piqueur de meules de moulin. Il y avait à cette époque de nombreux petits moulins sur les ruisseaux de la campagne questembergeoise et chacun était doublé d'un moulin à vent. Les garçons meuniers allaient chercher le grain et livrer la farine dans des charrettes spéciales peintes en bleu avec des dessins rouges. De robustes bidets bretons à gros ventre, encolure mince et tête courbe en marteau, les tiraient par d'in vraisemblables chemins creux dont celui du Moulin Guillo, près de la ville, était le type achevé. Ces meuniers, condamnés par leur métier à boire la bolée dans toutes les maisons, étaient généralement de bons ivrognes. Le métier de piqueur de meules était probablement du même genre et il n'est pas étonnant que mon père et mes oncles aient dû, dès leur sortie de l'école, partir à pied sur le trimard.

Et cependant, mon père au moins aurait pu mieux faire. La famille Guénégo, dont j'ignore l'origine, était certainement de petite bourgeoisie. Il y avait, à cette époque, des Guénégo notaire, maire ... Une autre branche était de riches meuniers. Etaient-ce des parents? En tout cas, ils étaient certainement au-dessus des Orgebin et le grand-père avait eu de la chance d'entrer dans cette famille. Deux frères de ma grand-mère étaient prêtres: l'oncle Jean-François qui mourut recteur de St-Raoul, près de Guer, en 1883 et qui a son tombeau dans le cimetière de Questembert près de mes parents, devant la chapelle St-Michel, et l'oncle Joseph Guénégo, très brillant sujet qui fut successivement recteur de Peillac, curé-doyen de Carentoir où il construisit l'église actuelle et enfin, de 1881 à sa mort en 1895, curé-archiprêtre de la paroisse St-Louis de Lorient. Il refusa, dit-on, la crosse et la mitre. C'était mon parrain et nous le vénérions profondément. Il avait une soeur de dix ans plus jeune que lui, elle était née en 1839 ; Tante Marie, ou mieux: "Tante de Lorient". Elle vécut une grande partie de sa vie dans les presbytères avec ses frères, d'abord à Gueltas avec son frère Jean-François d'où elle se rendait à cheval à Pontivy pour les achats importants. Elle suivit ensuite son frère Joseph à Peillac et là, elle prit son neveu Olivier, mon père, avec elle et l'emmena à Carentoir quand mon parrain y fut nommé. Mon père, qui devait avoir l'esprit aventureux, ne montra aucun goût pour les études et, à quatorze ans, il décida de se faire sellier-bourrelier pour un curieux motif que m'a rapporté ma mère.

Se promenant un jour en ville à Questembert, il avisa dans un tas d'ordures devant la boutique d'un bourrelier nommé Simon, un morceau de bœuf bouilli. Il se dit aussitôt: "Si cet homme peut jeter ainsi de la viande aux ordures, c'est qu'il doit gagner beaucoup d'argent". Et il entra en apprentissage.

Je possède de lui à cette époque une photographie qui le représente assis sur un tabouret, coiffé d'une invraisemblable casquette haute et évasée du fond, un harnais sur les genoux et une alène à la main. C'était un bel adolescent, d'allure franche, les traits réguliers et l'air content de son sort. Il partit sur le trimard vers l'âge de seize ans, malgré les conseils de son père qui lui disait: " Tu veux aller sur le trimard, mon "gâs", vas-y, mais tu reviendras avec la chemise nouée entre les jambes et les "gaïoches" (souliers de cuir montés sur bois) déboutonnées derrière". J'ai encore son carnet de travail attestant qu'il descendit par la Vendée, les Charentes, alla jusqu'à Agen d'où il revint à pied précisément, les "gaïoches" déboutonnées derrière". Il allait atteindre ses dix-huit ans et l'oncle curé venait d'être

nommé archiprêtre à Lorient. L'évêque de Vannes, Mgr Jean-Marie Bécél, aumônier à la cour du Second Empire, était contemporain et ami de mon parrain et ma bonne vieille tante m'a souvent raconté comment se fit sa nomination. Il était chanoine honoraire, curé-doyen de Carentoir et venait d'achever la construction de son église quand il reçut le pli de l'évêché le nommant à Lorient. Il commença par refuser, peut-être un peu effrayé par la charge d'une grande paroisse de ville avec toutes les obligations concordataires et mondaines que la fonction comportait. Sa soeur, secrètement flattée de ce choix, s'appliqua à le persuader de s'abandonner à la Providence : "Il n'avait rien demandé, elle saurait bien lui venir en aide dans sa lourde tâche". Il ne se laissait pas convaincre quand un deuxième pli épiscopal, écrit de la main de l'évêque, trancha l'hésitation en disant:

- "Ce que l'amitié n'a pu obtenir, l'autorité l'impose".

Et il alla à Lorient où, pendant quatorze ans, il se pencha sur l'enfance, créa des écoles et laissa le souvenir d'un grand pasteur tout à sa tâche dans la sainteté et la noble dignité de sa vie. Un très beau portrait de lui, peint à l'huile, grandeur naturelle, en rochet, camail et étole d'or, parfaitement ressemblant, par le peintre Le Leuxhe, donné à la cure de Lorient par ma tante à sa mort, a malheureusement été détruit en 1943 par les stupides bombardements anglais. Il avait de l'allure et la chère vieille tante, qui fut pour moi une seconde mère, me racontait un jour qu'on lui avait dit que les Guénégo avaient possédé un titre nobiliaire: "Guénégo de Serrien" ; à quoi mon oncle répondit avec finesse: "C'est bien ça ! Nous sommes des Serre-rien ou des sert-à-rien". Tante n'insista pas. Il prit une très grande influence sur une famille riche et importante, la famille Delory.

Monsieur Delory fut l'un des pionniers de l'industrie de la conserve de poisson et de légumes dans la région lorientaise. Il y fit une fortune considérable, fonda des usines au Portugal, au Maroc et devint maire de Lorient.

J'ai vu de lui un portrait en buste au fusain. C'était un homme fort, au faciès énergique, avec une barbe à deux pointes. Il mourut encore jeune, laissant sa femme, madame Delory maîtresse femme que j'ai bien connue, avec deux enfants: un fils, Louis, frappé d'arriération congénitale et une fille, Jeanne. Louis, malgré sa déficience, était extrêmement musicien; presque aveugle, il avait appris en se jouant, le piano, l'orgue, le violon et même la clarinette, mais là il bavait dans l'instrument et il n'arriva jamais à en tirer parti, au lieu qu'il était au piano d'une incroyable virtuosité, n'utilisant que le pouce et l'index de chaque main pour faire des gammes chromatiques vertigineuses alors qu'il frappait les basses du tranchant de la main gauche sans jamais se tromper. Il affectionnait les airs graves et tristes, messe des morts et marches funèbres, sur lesquels il brodait des paroles injurieuses pour les médecins qui, d'ordre de sa mère, le suivaient minutieusement et lui empoisonnaient l'existence. Il avait à son service un valet de chambre qui ne le quittait ni jour ni nuit et un cocher; il sortait en landau à deux chevaux tous les jours. Il eut plus tard une limousine et un chauffeur. Une communauté de quatre religieuses de la Sagesse, dont une soeur pianiste, une cuisinière, une soeur converse et une supérieure complétaient le personnel. J'ai passé dans ce milieu de bien bonnes vacances au Château de Kervergan-en-Ploemeur. On y faisait de la musique, on allait se promener sous les sapins, en vue des Courreaux-de-Groix, en

charrette à ânes ou en calèche attelée d'un bon vieux cheval noir que Louis avait baptisé "Minouchic" ...

Mais j'anticipe un peu et je me laisse entraîner par mes souvenirs. Revenons à l'arrivée de mon parrain et de sa soeur. La cure de Lorient était une lourde maison, il y avait huit vicaires, trois cuisinières et femmes de chambre et un garçon. Ma tante dirigeait le tout avec un tact auquel j'ai souvent entendu rendre hommage. Mon père suivit et s'engagea au Premier Régiment d'Artillerie de Marine. il vivait au presbytère quand le service le lui permettait et aidait au service de la table les jours de grande réception. Il s'en acquittait avec une remarquable dextérité. Quand vint son tour de départ à la colonie, il fut désigné pour le Sénégal. Sa bonne tante, prétendant faire différer son départ en agissant près de son colonel, il déclara avec désinvolture:

- Je suis désigné, je partirai.

Il fut, m'a raconté ma mère, très malade pendant la traversée et débarqua à Dakar. J'ignore combien de temps il y resta, mais le Sénégal était en ce temps-là une colonie très malsaine. Il dut contracter le paludisme et acheva en métropole son contrat de quatre ans. Il ne le renouvela pas, bien qu'il fut particulièrement bien noté du maître-sellier et qu'il aurait pu faire une carrière facile et fructueuse de maître-ouvrier.

On essaya de le marier à Lorient avec une riche héritière qui lui apportait une dot de 80 000 francs Or, mais il refusa fille et dot et revint à Questembert. Il avait ramené d'Afrique -je ne sais comment- une douzaine de perroquets et perruches et un singe. Il les distribua, l'une d'elles resta à la cure de Lorient. Ma tante la garda chez elle après la mort de son frère. Je l'ai bien souvent agacée, elle disait alors très distinctement: "Prends garde à toi !". Elle est morte à Questembert chez deux vieilles cousines. Quant au singe, enchaîné dans le grenier de la maison du Marchix, il faisait des cabrioles sur le toit jusqu'au jour où, se croyant attaché, il se lança dans le vide et se cassa une patte. On en profita pour l'achever, car il était devenu insupportable.

Mon père avait repris son travail et retrouvé ses frères, Joseph -marié- et Louis, toujours célibataire. Ils reprirent leurs habitudes de jeunes ouvriers, notamment celle de se réunir le dimanche vers neuf heures, après avoir "fait l'atelier", pour manger ensemble une tête de veau. Puis il acheta le fonds de commerce de Simon, chez lequel il avait fait son apprentissage et, le 16 Octobre 1889, il épousa Jeanne Marie Chéno, ma chère petite maman, belle comme une vierge de Murillo, sage et intelligente, à qui la vie réservait de dures épreuves.

Je naquis le 5 Septembre 1890. Mon père, comme tous les Orgebin de sa génération, n'avait pas la bosse du commerce. Sa situation était déjà quelque peu obérée lors de son mariage. Il était pourtant bon ouvrier. Il allait vendre ses harnais, ses colliers, ses fouets dans les foires de la région. Un jour, il fut trempé jusqu'aux os par une pluie glaciale, il prit froid, un mauvais rhume dégénéra en tuberculose et, le 21 Octobre 1892, après trois ans et cinq jours de mariage, il mourut âgé de vingt-neuf ans, laissant ma mère dans une situation financière plus que difficile, avec un enfant de deux ans (moi) et enceinte d'un autre qui naquit le 26

Février 1893, ma soeur Anne-Marie, qui devait elle-même mourir trois ans plus tard d'une méningite tuberculeuse foudroyante, le 12 Novembre 1896.

C'était une enfant précoce d'une beauté, d'une gravité et d'une intelligence exceptionnelles. Ma mère, frappée à fond par la perte des deux êtres qu'elle avait le plus aimés -et elle n'aimait pas à moitié- faillit devenir folle de douleur. Elle m'a souvent dit combien le soutien d'un prêtre éminent, l'abbé Monneraye (1), alors vicaire à Questembert, lui avait été précieux pour arriver à lui faire dire son "Fiat" à la terrible épreuve. Mais elle ne se consola jamais et je ne vis plus jamais ma mère autrement que grave et triste. Elle reporta alors sur moi toute sa tendresse inquiète et conçut dès alors le dessein de m'offrir au Seigneur. C'eût été sa suprême récompense. Hélas! le Seigneur ne devait pas la lui accorder.

Avant d'aborder mes souvenirs d'enfant, il me faut présenter maintenant mes ancêtres maternels. Ici encore, nous trouvons deux familles d'inégal rang social: les Chéno, boulangers et bedeaux dès le milieu du 18e siècle -l'un d'eux fut agent de liaison des Blancs pendant la Révolution de 1789- et les Jéhanno, famille paysanne de Noyal-Muzillac, déchue, ruinée par les fantaisies de mon arrière grand'père Guillaume Jéhanno, propriétaire de plusieurs fermes et qui, pour satisfaire son goût pour la chasse, vendait son bien par morceaux afin de faire bonne figure près des riches propriétaires de Muzillac, avec lesquels il chassait. En ces temps-là, vers 1830, on faisait le pain dans les fours des villages. Il arrivait qu'on en manquât à la maison parce que le père de famille n'était pas là pour en pétrir la pâte.

*(1) - L'abbé Monneraye fut un grand bâtisseur. C'est lui qui dirigea la construction de la tour de l'église de Questembert, qui domine de ses 58m tout le pays jusqu'à la mer. Je me souviens avoir joué dans ses fondations. C'était en 1896. Il construisit aussi la chapelle des Soeurs de St-Vincent de Paul, répara celle de la frairie de Lesnoyal. Il sculptait aussi le bois et il reste à Questembert des autels dont les rétables surchargés de motifs furent enluminés par lui de couleurs violentes où le vert, le rouge, le noir et l'or se heurtaient avec le plus parfait mauvais goût. Nommé recteur de St-Vincent-sur-Oust, il y construisit une église et une tour dans le style de Questembert. Passé à Bréhan-Loudéac, il trouva une église neuve et se rattrapa en bâtissant un vaste presbytère. Il mourut âgé de 88 ans. Le clocher de Questembert, qui contenait deux cloches, en reçut deux nouvelles dont un bourdon qui donne la note ut et une petite qui donne la note mi -le ré et le sol étaient donnés par les anciennes. Ce qui fait que Questembert possède le plus beau carillon du diocèse. L'installation des cloches occasionna un accident mortel. Un homme nommé Graye se tua en tombant d'une hauteur de 15m. La paroisse avait déjà été dotée d'un orgue Debierre d'une quinzaine de jeux, d'un autel en pierre blanche et de colonnettes de marbre très beau, d'ornements et d'une grande bannière de velours rouge brodés d'or, dus à la magnificence de Mgr Bécél, évêque de Vannes, dont le frère était curé de Questembert.*

Les Chéno étaient de vieux questembergeois. C'étaient des patriciens sans fortune, très fins et racés. Les soeurs de mon grand'père : Jeanne, Marie et Françoise étaient les plus jolies filles du pays. Et pourtant aucune ne se maria. Là aussi, le manque d'air, l'insalubrité de la maison, la promiscuité inévitable des malades et des biens portants décimèrent cette magnifique famille dont mon grand'père seul dépassa trente ans. Le métier de boulanger était à l'époque très malsain et prédisposait aux affections pulmonaires. Le fournil, où s'ouvrait la gueule du four chauffé au bois, était une étuve où le boulanger, nu jusqu'à la ceinture, pétrissait à bras la pâte de la fournée. Il passait un léger tricot sans manches pour sortir, ingérait et respirait poussière, cendre et farine, buvait froid. Il n'en fallait pas plus pour préparer un terrain de culture idéal pour le bacille de Koch. Tante Jeanne, à laquelle ma mère ressemblait, mourut à 29 ans. Tante Marie à 20 ans. Celle-ci, sur son lit de mort eut encore, malgré l'angoisse d'une fin prématurée, un mot drôle. Le curé, le chanoine Briand, venu la voir pour l'exhorter à la résignation, lui ayant demandé :

- Quel âge as-tu, Marie?

Elle répondit en cherchant son souffle :

- Vingt ans! Pas de galant! Pas d'façon d'en avoir! (aucune chance d'en avoir).

Françoise, la plus forte de toutes, qui sonnait seule la grosse cloche, mourut à 18 ans.

C'est dans cette famille fière et un peu compassée, que ma grand'mère maternelle entra. Son père avait fini par vendre sa dernière ferme, "La Basse-Cour de Carné", et avec sa brave et douce femme, née Yvonne Tabard qui avait apporté du bien en dot et qui finit par mourir de chagrin, il était venu à Questembert tenir un petit caboulot et mon arrière grand'mère Yvonne confiait à ses aînés :

- Qui aurait dit qu'Yvonne Tabard, propriétaire, en viendrait à tendre la main pour recevoir le sou d'une bolée de cidre?

Ils avaient quatre enfants: l'aîné, François, entra au noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes, il n'y resta pas, partit à Paris où il devint employé à la Basilique du Sacré-Coeur de Montmartre. C'est lui qui faisait tinter la "Savoyarde". Il avait épousé une parisienne boiteuse, Tante Claire, et en eut trois enfants, deux filles et un fils qui se prénomma Marius. Je me rappelle les avoir vus à Questembert. Le vieux tonton François y revint même, seul, y passer quelques jours et mourut peu après. La seconde était ma grand'mère, Jeanne-Marie-Françoise, connue sous le nom de Françoise, dont je parlerai plus longuement, car elle avait du relief. La troisième, Tante Perrine, était une fine petite bonne femme dont je possède une photographie. Elle épousa un tanneur, Charles Piquet, qui portait redingote et mourut sans enfant. Le quatrième était Jean-Marie, auquel on avait ajouté le nom de Dominique parce qu'il était né le 4 Août, jour de la fête de ce grand saint. Ce nom a marqué toute sa descendance, qui n'est connue dans le pays de Noyal-Muzillac, que sous le nom de "Les Dominique". C'était le chéri de sa mère Yvonne, la douce maman Yvonne, qui le gâtait et lui donnait des sous pour acheter des "canettes" (billes). Elle le gâtait malgré les reproches de sa fille Françoise, déjà hardie, qui savait l'argent rare à la maison. J'ai bien

connu le tonton Dominique, excellent homme, grand et noueux; je le vois encore les jours de foire à Questembert, avec sa courte blouse bleue agrémentée de passementerie sur les épaules et ses deux grandes incisives qui débordaient sur la lèvre inférieure. Il avait épousé une veuve Beilon, la Tante Julienne, puissante paysanne qui vaticinait comme une prophétesse et commençait toutes ses homélies par: "Mon Dieu ! Seigneur!". Elle avait déjà deux enfants et en eut cinq autres de son mariage avec Tonton Dominique, tous herculéens. Jean, l'unique garçon, mesurait 1,90m , les filles, Françoise qui vécut presque 90 ans, Jeanne morte en 1959 à 83 ans, Adèle, Marie morte en 1954 à 80 ans étaient grandes, osseuses, dures au travail. Sans aucune instruction, elles ont toutes tracé leur sillon et préparé un bel avenir à leurs enfants. Mais, à la ferme de Cambocaire, la vie était dure, on mangeait rarement de la viande de boucherie, c'était du lard et du lait caillé et on se servait de cuillers de bois pour manger la soupe, aussi les enfants essaimèrent de bonne heure. Françoise épousa un ouvrier métallurgiste de Saint-Nazaire, Jeanne se plaça à Paris et épousa par la suite un cheminot, François Guégan, Marie épousa successivement les deux frères Dréan, le premier mourut de maladie, le deuxième fut tué en Octobre 1915, non loin de moi, en Champagne. Il appartenait à mon régiment (116<sup>o</sup>) qui venait de conquérir la butte de Tahure. Jean garda la ferme, réussit à l'acheter et, maintenant, ses fils le continuent. Adèle, la troisième, n'était pas la plus intelligente, mais c'était la plus vigoureuse. Elle lançait des défis aux jeunes hommes et portait avec eux, sans jamais caler, des civières chargées de fumier à refus. On disait même qu'elle portait son bout de barricade de cidre pleine avec les premières phalanges de ses doigts. Elle épousa, aux environs de quarante ans, un garçon meunier nommé Lescop, qu'elle corrigea, dans le sens double de "dérouiller" et de "convertir", de ses habitudes de poivrot.

L'enfance de ma grand 'mère fut dure à la Basse-Cour de Carné. De caractère entier et énergique, très éveillée aux problèmes de la maison rendus aigus par la légèreté de son père et la faiblesse de sa mère, à quatorze ans elle suivait son père dans les foires où il allait bazarder quelques têtes de bétail pour avoir de l'argent à dépenser. Elle m'a raconté qu'un jour, à Muzillac, elle réussit à se faire remettre, par un marchand de bestiaux, 534 francs, prix d'une paire de boeufs que son père venait de vendre. Elle n'attendit pas la réaction paternelle et franchit d'une traite quatre kilomètres pour remettre cet argent à sa mère. Elle eut la variole et en garda les traces sur la figure. Quand elle menait paître ses vaches à la lande du Lanvet, les garçons la taquinaient en lui disant en vers:

"Oh! Jeanne de la Basse-Cour

"T'étais la plus belle avant, t'es la plus laide à c't hour (à cette heure)".

Furieuse, elle leur lançait des cailloux.

Une autre fois, à une noce, le garçon avec lequel elle dansait un pas de deux, lui chanta (air de la "Dérobée de Guingamp") :

"Danseras-tu bara segal (pain de seigle, en breton) "Danseras-tu tout'seule ?"

Il voulait dire par là que sa figure grêlée ressemblait à une tranche de ce pain. Sans désespérer, ma grand'mère enchaîna:

"C'est un pétra (lourdaud) que je tiens, que je mène "C'est un pétra que je tiens par le bras".

Elle avait retenu de son enfance des couplets, improvisés souvent sur des airs de psaumes et dont les paroles n'étaient rien moins que révérencieuses.

Je tiens d'elle une forte veine rabelaisienne qui n 'a jamais plu à ma femme, élevée dans un tout autre milieu.

Elle m'a raconté aussi que, parfois, des loups faisaient leur apparition dans la région et enlevaient les moutons. Un jour, un loup traversa la lande du Lanvet, poursuivi par les femmes qui tapaient sur des casseroles en criant: "Au loup !" et par les chiens, dont "Tant belle", la chienne de chasse de son père.

Une autre famille, apparentée de près, les Daniélo, vivait dans deux hameaux voisins, Céléber et Kerarnio. Mais à la différence de leur cousin Guillaume, ils cultivaient sagement leurs terres et leurs descendants les exploitent encore aujourd'hui. Parmi eux, il y en avait un qui a laissé un nom dans les Lettres du 19e Siècle, Julien Daniélo (1802-1866). Original, intelligent, travailleur, têtu, il fut pendant dix-huit ans secrétaire particulier de Chateaubriand et finit en misérable clochard, pouilleux et toujours orgueilleux, dans un galetas parisien en 1866 .

Le fantaisiste grand'père eut tout de même le souci de l'éducation de sa fille aînée. Il renvoya en pension à Sarzeau où sa soeur, Soeur Anastasie, religieuse du Saint-Esprit, était supérieure de l'école et de l'hospice. Ma grand'mère s'y rendait et en revenait à dos de cheval, en cacolet, équilibrée de l'autre côté de la bête par ses bagages. Elle m'a raconté ces pittoresques et fatigantes randonnées, par des chemins difficiles, et qui représentaient au moins cinquante kilomètres. Je ne pense pas qu'elle fut une élève modèle. Un jour de procession des Rogations, comme on longeait, dans les jardins de l'hospice, un carré d'artichauts, elle répondit à haute voix à l'invocation des litanies: "ab omni malo" (prenez garde aux artichauts) au lieu de "Te rogamus audi nos". Elle fut sévèrement punie, car la tante Anastasie n'était pas commode (1).

Les élèves assistaient à la messe paroissiale et à cette époque, vers 1850, prône et sermon se faisaient en langue bretonne. Ma grand'mère n'en savait pas un mot. Elle en apprit suffisamment pour comprendre ce qui s'y disait et je l'entends encore me réciter les annonces de mariage :

"Bezou promess a prié deréal itré X ou Y". Ou bien elle lançait des exclamations : « Diaul bras ag en lhuern ! » ; elle s'écriait, comme le prêtre : « Cheleuet ! Cheleuet ! » - "Créchenion mem bredir". Elle apprit aussi des mots moins édifiants qu'elle prononça devant moi au grand scandale de ma sainte mère qui devinait les gauloiseries maternelles.

Après la débâcle familiale, la ferme fut vendue vers 1858, ma grand'mère vint à Questembert avec ses malheureux parents. Son père, toujours insouciant, se laissait vivre et ne travaillait guère; sa mère, minée de chagrin, déclinait tout doucement et ma grand'mère dut se placer comme bonne à tout faire. Elle resta longtemps au service de la famille Bayou où elle éleva le futur docteur Charles Bayou, excellent homme, bon praticien, le type même du vieux médecin de famille, radical à barbiche, voltairien et anticlérical comme une partie de la bourgeoisie du temps, mais qui conserva à ma mère, qui l'avait vu naître et grandir, une affection bourrue mais réelle (2).

(1) *Tante Anastasie, dont le nom s'est répété à chaque génération, eut maille à partir avec la Commission Municipale de l'Hospice. Ces démêlés aboutirent à son déplacement de Sarzeau à l'hospice-école de Lannion. C'était un avancement.*

(2) *- Le docteur Bayou s'intéressa toujours à mon travail scolaire, même quand j'étais au Petit Séminaire de Ploermel, et m'encourageait à travailler. Il se présentait régulièrement aux élections municipales et cantonales, était régulièrement battu à plates coutures, alors qu'il jouissait de l'estime générale. Mais ses idées radicales l'écartaient toujours de la gestion des affaires publiques.*

Ma grand'mère gagnait 60 francs par an, logée et nourrie. Elle donnait cet argent en entier à ses parents pour payer leur loyer, si bien qu'elle n'avait pas un sou vaillant quand le doux sacristain-boulangier, François Chéno, remarqua cette fille hardie, courageuse et forte en bouche et la demanda en mariage. Ils avaient tous les deux trente ans. Je possède une lettre du grand-père au cours de ses fiançailles. Elle est remarquable par son style, son orthographe, sa calligraphie impeccables, qui prouvent la solide instruction primaire, et peut-être secondaire, reçue par François. Elle débute par: "Ma bien aimée" et exprime d'un bout à l'autre les sentiments délicats et profonds d'un homme très épris. Comment ma rude grand'mère y répondit-elle ? Favorablement, certes, mais non sans quelques coups de boutoir. Ils se marièrent en 1865.

Le clan Chéno ne vit pas ce mariage d'un bon oeil. Ma grand'mère n'était qu'une domestique dont les parents, paysans ruinés, avaient végété péniblement dans un petit bistrot sale et peut-être sentant mauvais. Elle fut fraîchement accueillie et comme c'était un bourreau de travail, on l'appela . "la mule à Chéno". Il est bien vrai qu'elle avait mauvaise tête et que, devant la froideur hostile de sa nouvelle famille, elle dut maintes fois ruer dans les brancards.

Il y eut certainement des orages, mais heureusement la douceur silencieuse de François tempérait les emportements de Françoise et tous deux brassaient la pâte et roulaient les "chouèmes" (*Petits pains fendus, effilés au deux bouts et qui se vendaient deux sous.*) avec entrain.

Elle devint enceinte et ma mère m'a raconté qu'après une scène où elle avait lancé une casserole de lait à la figure de son mari, l'irascible grand'mère accoucha à sept mois, le 8 Juin

1867, d'une toute petite fille, si petite qu'elle pouvait, disait-elle, la mettre dans la poche de son tablier. C'était ma chère maman. Elle fut élevée autant par sa tante Jeanne, sa marraine, qui l'aimait et qu'elle aima tendrement, que par sa mère qui trimait dur à la boulangerie, d'autant que la santé de François déclinait et qu'il fallait le suppléer et le faire aider au fournil. Ma grand'mère fut enceinte encore une fois et, peut-être encore en raison de son caractère volcanique, un garçon vint au monde prématurément et ne vécut pas.

Après trois ans et cinq mois de mariage, François Chéno s'éteignait à l'âge de 33 ans. Ma grand'mère continua à tenir la boulangerie. En même temps, elle avait deux vaches dont elle vendait le lait, ce qui fait que ma mère apprit à soigner et à traire les bêtes. Elle aima d'ailleurs beaucoup ces occupations champêtres et était experte jardinière.

Elle allait à l'école chez les Soeurs de Saint-Vincent de Paul qui avaient été installées au milieu du siècle à Questembert, en même temps que les Frères des Ecoles Chrétiennes, par le curé, le chanoine Gombeaud. Elle fut prise en affection tout de suite par les religieuses qui virent en elle un sujet d'élite dont la sagesse et l'intelligence les frappaient. L'une d'elles surtout devait marquer son empreinte sur la petite Jeanne; c'était une Soeur Joseph, impérieuse comme le sont les grandes cornettes et qui cultiva spécialement cette jeune intelligence si ouverte et ce jeune coeur si pur. J'ai conservé longtemps de beaux cahiers où ma mère recopiait ses devoirs. Ils étaient grands, enrubannés de bleu ou de rose et en papier gaufré sur les bords, laissant au centre une page lisse où s'étalait l'écriture fine et appliquée de ma mère. Elle noua à l'école des amitiés qui ne se sont éteintes qu'avec la mort : en premier lieu, les demoiselles Le Brun, filles d'un boucher dont l'avant-dernière vient de mourir à Questembert à l'âge de 90 ans. La plus jeune, Madame Philomène, vit toujours. Elle est mère de deux prêtres (1) .

Ma mère travaillait aussi à la boulangerie et je l'ai entendu dire que, la veille des foires, elle roulait tant de bouts de "chouèmes" que la pulpe de ses doigts était à vif .Très pieuse, elle fut vite Enfant de Marie. Une photographie de groupe la montre avec une vaste coiffe, le ruban bleu sur son châte.

C'était une très jolie fille, solide, puisqu'à dix-huit ans elle pesait 65kg, un peu trop semble-t-il pour sa petite taille. Beaucoup de gens, prêtres et religieuses compris, devaient penser que Jeanne Chéno entrerait en religion. Sans doute Soeur Joseph espérait-elle la voir coiffer cornette aux grandes ailes, mais le Bon Dieu ne l'attendait pas là. A 22 ans, elle épousait Olivier Marie Orgebin et nous rejoignons ici mon enfance, après la mort de mon père.

Dans les années suivantes, ma grand'mère vendit le fonds de commerce et ses vaches à mon oncle Joseph Orgebin et prit un petit commerce d'épicerie-mercerie avec buvette auprès de la mairie de Questembert. C'est là que ma mère la rejoignit lors de son veuvage, après avoir liquidé le fonds de sellerie-bourrellerie, en le vendant à un nommé Jean Gachet, dont les descendants tiennent toujours, au même endroit, un commerce identique, mais reconverti. Je n'y suis entré qu'une seule fois depuis 1892.

Mes souvenirs de la maison que nous habitions près de la mairie sont nombreux et précis. La maison était grande. Au rez-de-chaussée, il y avait quatre pièces, une grande cuisine qui

servait de salle de café, sur laquelle s'ouvrait une petite pièce sur terre battue où nous (1) - élevions un cochon et des lapins, une grande pièce où se trouvait le comptoir et les étagères de l'épicerie et une autre pièce plus petite où l'on servait à boire les jours de marché.

(l) - *On était autrefois beaucoup plus gai qu'aujourd'hui. Dans une même rue, on se connaissait, on s'entendait, on plaisantait, tout le monde s'amusait des gens pittoresques. Dans la rue du Puits, outre ma grand'mère qui n'était pas d'un style banal, il y avait Mr Le Brun et Mme Robert. Mr Le Brun était un homme corpulent dont le regard bleu fulgurait quand il criait et qui ne faisait peur à personne, surtout à ses six filles. Un jour, il fit une scène à propos d'un chapeau qu'on lui avait acheté. Il préférait son vieux et prétendait qu'il allait "foutre l'autre aux chiens". "Que veux-tu que les chiens en fassent ?", lui fit remarquer une de ses filles. Il continua de tonitruer en prononçant des mots sans suite où on reconnaissait "chameau" et "foutre". Sa femme, lui ayant fait remarquer qu'à crier ainsi, il allait ameuter le quartier, il explosa en proclamant qu'il allait ouvrir toutes les fenêtres pour qu'on l'entende mieux.*

*Il revenait un soir de l'église, où il allait régulièrement. Il avait plu. Passant devant notre porte (nous étions voisins), on entendit un "plouf" et une bordée de cris: "Nom de nom, de nom, de nom ... ". Il ne jurait jamais. Ma mère sortit précipitamment et se trouva nez-à-nez avec une des filles Le Brun, près du père Le Brun assis dans une flaque d'eau. Elles furent prises d'un fou rire et rentrèrent chacune chez elles. Au comble de l'exaspération, le père Le Brun hurlait: "Regardez-moi ces petites chameaux, elles vont me laisser là ! ". Elles revinrent et essayèrent de le soulever, il était lourd et le fou rire leur enlevait leurs forces. Le père Le Brun retombait assis dans sa flaque. Du renfort survint et on finit par le tirer de là. il fut le premier à en rire. il avait une femme aussi calme qu'il était emballé. Le contraste était assez amusant. Mais quels braves gens !*

*Mme Robert tenait un bureau de tabac. Explosive comme Mr Le Brun, elle avait un mari serrurier, sourd comme un pot et aussi silencieux qu'elle était bruyante. Elle composait des onguents pour les panaris et réussit à se rendre infirme du pouce de la main gauche. Elle avait la terreur d'être enterrée vivante et avait stipulé qu'on devrait lui brûler les pieds avant de la mettre au cercueil. Son fils aîné vient de mourir à 91 ans, curé d'une paroisse du diocèse de Tours.*

Dans un coin, la voiture d'enfant reposait sur ses hautes roues à rayons. Au premier, il y avait trois chambres: l'une où couchait ma grand'mère, une autre que nous occupions, ma mère, ma soeur et moi et une troisième qui servait de débarras. Je vois encore ma mère emmaillotant ma soeur, encore toute petite, dans un immense lange gris qu'elle maintenait à l'aide d'une bande d'étoffe qui mesurait bien trois mètres de long et dont je tenais le bout pendant que ma mère, suivant la mode d'alors, saucissonnait sa fille jusque sous les bras. Les affaires n'étaient pas brillantes, ma grand'mère avait probablement des dettes, ma mère aussi, la liquidation de la bourrellerie n'avait pas dû être payante. La mauvaise gestion de mon père, sa maladie, malgré les efforts de mon industrieuse et économe maman,

avait dû laisser plus de passif que d'actif Les charges des enfants, que ne compensaient pas, à cette époque, les allocations familiales, le peu d'aide qu'apportait ma grand'mère -qui restait souvent à bavarder avec de vieilles connaissances- tout cela faisait à ma pauvre maman une vie pénible et chargée de l'angoisse du lendemain. Un jour, mon parrain vint nous voir avec sa soeur. Il descendait chez des cousines David, dont le fils, prêtre, est mort en 1926, aumônier de la clinique des Augustines à Malestroit. Ils habitaient une maison confortable dans la rue de la Laine, possédaient un beau jardin, des prairies et cinq ou six vaches. La mère David y vivait avec ses deux filles: Jeanne, intrigante qui chambrailait le curé de Lorient et sa soeur, Vincente, qui était bête comme une oie. Elles ne nous considéraient pas, bien que l'abbé ait accepté de se charger de notre tutelle à la mort de mon père. De cela, je lui serai toujours reconnaissant, bien qu'il n'ait jamais rien fait pour nous pendant sa vie, à part quelques invitations à déjeuner quand j'eus atteint quinze ou seize ans et qu'il nous ait oubliés à sa mort. Tous leurs biens sont allés au clergé! Mais passons! L'abbé était un excellent prêtre qui portait le rabat gallican, les souliers à boucle d'argent et la ceinture à franges de soie. Donc, mon parrain, au cours d'un petit séjour chez les David, vint nous voir et, remarquant l'air triste de ma mère qu'il aimait beaucoup, il lui dit:

- Eh bien! ma petite Jeanne? Tes affaires ne semblent pas brillantes.

Pour toute réponse, elle éclata en sanglots. Il lui glissa alors dans la main cent francs en pièces d'or. Tante de Lorient, qui dédaignait ma grand'mère, trop vulgaire pour elle, ne se penchait pas alors d'aussi près sur notre triste situation. Mais elle se rattrapa par la suite amplement, et tant qu'elle put, aida ses pauvres neveux Joseph, Louis et nous, pour essayer de nous tenir à flot. Ma mère bénéficiait d'un traitement de faveur. Elle était plus intéressante que les autres qui auraient pu, s'ils avaient eu une valeur d'hommes, assurer décentement la vie de leurs familles. Nos voisins étaient d'humbles gens comme nous. Il y avait un charcutier-débitant, Jean Guénégo, dit "Lolor" à cause de son chien "Mylord", un affreux roquet jaune toujours sur ses talons. J'allais en cachette voir égorger les porcs par Jean Bloyet, dit "Le Saigneur de cochons". Il y avait un coiffeur, sabotier, joueur d'accordéon aux noces, Pierre Pedraut, dont les rides à la patte d'oie faisaient croire à un perpétuel sourire. Puis une autre famille de sabotiers, les Donias, dont un des fils, François, était mauvais comme la teigne et lâchait sur nous un infâme chien à poils hirsutes et sales qui s'appelait "Moustache" et qu'il faisait coucher sur le dos en l'appelant "Quetouille". François mourut tout jeune. En face, habitait un vieux scieur de long, Joseph Clodic, affligé d'une énorme hernie qui le faisait marcher péniblement les jambes écartées. Il avait fait la guerre de 70 et en avait gardé le surnom de "Bismarck". Il avait chez lui un établi de menuisier sur lequel il faisait des travaux de réparations. J'allais le voir de temps en temps et il me chantait d'une voix caverneuse une vieille chanson royaliste dont j'ai retenu ceci :

« Mon fils, si vous devenez roi,

Pensez toujours à Leu-ouis seize,

Mon fils, si vous devenez roi,

Pensez toujours à moi. »

L'air était celui des plaintes populaires colportées de bourgs en hameaux par des chanteurs, sortes de troubadours attardés. J'allais aussi le voir débiter en planches des troncs d'arbres avec son aide, aux quatre chemins, sur un terre-plein herbu.

Il commençait par équarrir le tronc avec une grande hache spéciale, puis à l'herminette et quand la section était à peu près quadrangulaire, il marquait le chemin de la scie en pinçant une cordelette trempée dans du noir animal. Puis le tronc était hissé sur le chevalet, amarré solidement avec des chailles, l'aide montait debout sur l'ensemble, Bismarck-Clodic se mettait en-dessous et la grande lame de la scie dans son cadre de bois, tirée de haut en bas et de bas en haut, découpait planches et chevrons à un rythme artisanal. Heureusement que les scies circulaires ou à ruban ont remplacé peu après ces procédés qui n'avaient pas dû varier depuis le moyen-âge.

En 1895, mon parrain mourait à Lorient, probablement d'un cancer à l'estomac. J'ai son image mortuaire, et ses dernières paroles :

- Oh ! Que je suis heureux, oh ! que le Ciel est beau !" attestent la sérénité avec laquelle il affronta le grand passage, après d'atroces souffrances courageusement supportées. Mon cousin Joseph et moi accompagnâmes nos parents à Lorient et, pendant l'enterrement, nous jouâmes dans le petit jardin de la cure. Pour ma tante, ce fut un effondrement. Son frère, si tendrement aimé, si admiré et si digne d'affection et d'admiration disparu, il ne resta d'elle qu'une épave anéantie qui se laissa dépouiller par l'intrigante Jeanne David, de vaisselle, linge, argenterie, qui ne nous sont pas revenus.

Madame Delory lui fut d'un grand secours et l'installa dans un gentil appartement, au 24 de la rue de l'Hôpital, au deuxième étage, au-dessus d'un avoué célibataire qui vivait avec sa soeur, vieille demoiselle précieuse et maniérée, et un affreux petit chien de salon qui, au cours d'une visite chez ma tante, vomit sur le tapis. Ce qui paracheva mon dégoût pour cette bestiole fut de voir Mademoiselle ramasser soigneusement le corps du délit dans un mouchoir de poche, en oubliant de s'excuser. J'aimais ma chambre qui donnait sur l'arsenal et le port de guerre dont les bruits et les sonneries de clairon m'arrivaient par la fenêtre avec les rayons du soleil levant.

Ma bonne tante y vécut avec sa fidèle servante, Jeanne-Mathurine Guého, jusque vers 1905 où Madame Delory, désirant la rapprocher d'elle, lui trouva un rez-de-chaussée dans une belle vieille maison d'armateurs, au 26 de la rue de la Mairie, près du presbytère dont les occupants successifs marquèrent à ma tante, jusqu'à sa mort, une parfaite déférence à laquelle elle fut très sensible.

La cour de l'immeuble Delory s'ouvrait juste en face et ma tante n'avait que la rue à traverser pour aller chaque jour déjeuner avec son amie.

En 1896, ne pouvant plus payer le loyer de la grande maison de la Place de la Mairie, ma mère et ma grand 'mère déménagèrent pour aller habiter dans une maison de deux pièces : une, au rez-de-chaussée, qui servait de magasin et de buvette et une chambre où nous couchions tous les quatre, avec un grenier par-dessus.

Cette maison faisait partie d'un îlot de cinq maisons, face au portail de l'église. Elle appartenait à une famille amie, les Jouannic, dont un des fils (Jean) était de mon âge. Ils nous la louaient 120 francs par an. C'était lourd pour nous, mais il fallait bien se loger.

C'est là qu'en 1896, le 12 Novembre, ma petite soeur nous fut enlevée, foudroyée en quelques heures par une méningite tuberculeuse. Réveillée à cinq heures par un mal de tête, elle dit à notre mère "de prévenir la soeur qu'elle n'irait pas à l'école, étant trop malade". Puis elle fut prise de convulsions, dit encore: "Maman! Ta main!". A six heures, elle était tétanisée, dents serrées, yeux révulsés, bras et jambes tordus. Le soir à six heures, elle montait au Ciel rejoindre notre Papa. L'extrême sensibilité de ma mère me permet de dire qu'elle atteignit là les limites de la souffrance humaine. Elle courait au cimetière tous les jours et seuls sa foi et son amour de Dieu la sauvèrent du désespoir. J'ai trouvé dans un de ses livres de messe, copiés par elle, des fragments de la poésie de Victor Hugo : "A Villequier", cri de douleur poignant, écrit après la mort de sa fille Léopoldine, noyée dans la Seine:

"Je viens à vous Seigneur, père auquel il faut croire."

"Je vous porte, apaisé,"

"Les morceaux de ce coeur tout plein de votre gloire"

"Que vous avez brisé,"

"Je conviens à genoux que vous seul, Père Auguste," "Possédez l'infini, le réel, l'absolu,"

"Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste" "Que mon coeur ait saigné puisque Dieu l'a voulu."

J'ai déjà dit plus haut l'appui qu'elle trouva chez le Saint abbé Monneraye. Mais, depuis ce jour, ma mère garda au fond de son coeur cette plaie indélébile et, malgré son abandon à la volonté divine, elle l'entretint saignante et ne s'égaya plus jamais. Quelques années plus tard, l'îlot dont faisait partie la maison que nous habitions fut démoli et nous allâmes nous loger dans une ancienne forge, tout à côté ! C'était certainement une des plus vieilles maisons de Questembert. La porte basse, cintrée, la petite et unique fenêtre, les énormes poutres disproportionnées avec le poids à supporter, la toiture affaissée sur ses chevrons pourris, tout suait la misère et la vétusté. L'eau passait au travers des ardoises disjointes et il fallait souvent mettre au grenier des seaux ou des bassins pour la recueillir. Toutes les nuits, les rats faisaient la sarabande avec des os que ma mère gardait pour donner au chiffonnier.

De temps en temps, nos propriétaires, un ouvrier forgeron et sa soeur laveuse, se résignaient à faire venir un couvreur, Jean-Pierre Pinel. Un jour qu'il était sur le toit pendant que nous déjeunions, on entendit les échelles riper et nous vîmes Jean-Pierre passer devant nos yeux comme un projectile et s'affaler sur le sol. Le toit, heureusement, n'était pas haut. Il en fut quitte pour une contusion aux fesses et un bon verre d'eau-de-vie le remit sur pied. C'était un vieux chevron qui avait cédé. De nos jours, il aurait obtenu une exemption de travail de huit jours avec certificat médical, germe d'une pension d'invalidité. La maison se

composait d'une pièce en bas qui contenait tout: buvette, épicerie, cuisine et d'une chambre au-dessus. La pièce d'en-bas était pourvue d'une immense cheminée où j'installai une caisse à bois sur laquelle je dormais, le soir, avec mon chat dans mon tablier. Le sol était de terre battue, ma mère y fit mettre des dalles de pierre quelques années plus tard. On accédait à la chambre par un escalier tournant où ma mère fit placer une corde en guise de rampe. La chambre était si basse d'étage qu'un homme de taille moyenne heurtait de la tête les deux énormes poutres de chêne et qu'il fallut scier le pied de nos armoires pour les y faire entrer. Il était impossible de faire du feu dans la cheminée, tellement le tirage était mauvais. Aussi, par les nuits d'hiver froides, ma mère montait, dans un vieux pot en terre, des braises et une motte de tanin fabriquée par les tanneurs et qui se consumait lentement. Pourtant, nous avons peur du feu. Chaque soir aussi, on montait les deux chats au grenier. Ma grand'mère attrapait sa chatte noire et blanche, "Moumoutte", et moi la fille de "Moumoutte", une chatte blanche et grise. Un soir, "Moumoutte" ne voulut pas se laisser prendre, malgré les encouragements de ma grand'mère. Alors celle-ci, excédée, se redressa soudain, les yeux fulgurants, et invoqua Cambronne de façon si pittoresque que ma mère ne put s'empêcher de rire.

Vers l'âge de deux ans, avant la mort de mon père, j'allais à l'"asile" (on appelait ainsi la garderie des petits) avec soeur Philomène, une vieille Alsacienne sourde comme un pot et qui criait continuellement avec une voix de crécelle. Elle était doublée d'une personne mûre, Joséphine Trémoureux, qui s'occupait de nous pour nos petits besoins et réparait les dégâts. De chez soeur Philomène, je passai chez soeur Vincent. C'était une parisienne délurée qui prenait les enfants en classe mixte de quatre à sept ans. Je vois encore la salle de classe cirée, avec ses petites tables, le bureau de la soeur flanqué d'un grand lutrin qui supportait un énorme in-folio servant à enseigner l'Histoire Sainte. Nous aimions tous beaucoup ces récits bibliques dont les tableaux parlaient tant à nos imaginations enfantines. Je vois encore une vitrine qui contenait des jouets à ressorts que la soeur faisait fonctionner devant nous quand nous avions été sages. Et, au fond de la salle, quelques marches montaient à une estrade sur laquelle se jouaient des saynètes les jours des Prix. Je prenais à l'école mon repas de midi, les jours de marché et de foires et j'ai gardé le souvenir d'un rôti de veau succulent, bien meilleur que ce que je mangeais à la maison. En 1896, je passai à l'école des Frères, au bas de la rue Janvier. Comme je savais lire, écrire et un peu compter, j'entrai tout de suite dans la première division de la 3e classe. Puis, l'année suivante, dans la 2e classe. Les Frères étaient très durs, ils ne marchandèrent pas les coups et celui de la 2e classe, un jeune finistérien, Frère Constance, me prit tout de suite en aversion. Il se moquait continuellement de moi, m'appelant "petit gros" alors que j'étais fluet et me prédisant gentiment que je mourrais avant ma vingtième année. Si bien que je pris un complexe et que j'interrogeais sans cesse ma respiration pour voir si je ne commençais pas à devenir "poitrinaire". Il prenait des colères folles et, un jour, il serra si fort le cou d'un élève que celui-ci faillit être étouffé; aussi l'appelions-nous: "l'étrangleur".

C'est en 1898 que mon vieil ami Auguste Grulier vint à l'école des Frères. Son père venait d'être nommé chef de district à la gare de Questembert. Nous avons passé ensemble cinq ans sur les bancs de l'école St-Joseph, puis nous nous sommes perdus de vue et c'est en

1956, cinquante trois ans après, qu'un hasard heureux nous fit nous rencontrer; lui, hélas, cloué sur un lit de douleur depuis quinze ans par des rhumatismes infectieux et moi debout, mais bien vieilli depuis nos treize ans, car nous sommes du même âge.

Auguste a maintenant les deux jambes coupées au-dessus des genoux, il n'a pas bougé de son lit depuis dix-huit ans, sauf quand on le transporte de Lorient, où il prend ses quartiers d'hiver, à St-Pierre-Quiberon, pour y passer l'été. Ses pauvres mains, toutes déformées, lui permettent à peine de se servir pour manger. Mais quel admirable abandon à la Providence. C'est un nouveau Saint Homme Job, il accepte sans murmurer sa terrible épreuve. Je n'hésite pas à le dire, Auguste est un véritable saint. Nous nous voyons le plus souvent possible et continuerons jusqu'à ce que l'un d'entre nous s'en aille dans l'autre monde ( Notre amitié terrestre a pris fin brutalement le dimanche 15 Septembre 1963. Il est mort en saint, comme il avait vécu, et est enterré à St-Pierre-Quiberon.)

On travaillait dur sous la férule des "Quatre bras" et on sortait de chez eux avec un solide bagage primaire qui permettait d'aborder le cycle secondaire avec tranquillité. Parmi mes camarades de classe, certains ont marqué dans mes souvenirs. Louis Le Magrex, qui se distinguait dans le dessin linéaire et le lavis. Fils d'un ouvrier couvreur, il a mis sur pied une importante entreprise de construction par ses propres moyens, il ne la doit à personne d'autre. Son intelligence et son travail lui ont fait acquérir une situation très enviable, ses qualités de caractère l'ont mis en vue et il participe toujours à l'administration de ma petite cité. Sa famille lui fait honneur par le rang social qu'elle doit à son remarquable père. Nos ascensions sont parallèles et, depuis ma rentrée de captivité, nous nous sommes encore rapprochés et c'est entre nous une amitié fraternelle qui s'est établie. Il y avait les Marquer, François et Pierre, fils d'un patron mécanicien. François, un hypernerveux, fendit un jour, du tranchant d'une règle à dessin, la joue d'un bon gros camarade, Joseph Le Pironnec, qui le harcelait pendant une classe du jeudi matin consacrée au dessin linéaire et à la cartographie. Ce pauvre Pironnec avait déjà la figure couturée de cicatrices: il avait reçu sur le nez un chargement de planches d'une charrette à bras qu'il avait fait basculer. Son nez, qui était gros, était depuis lors de travers, tiré vers la droite par une couture en forme de "quatre". Son oeil était plus petit que l'autre, pour la même raison. Il était, une autre fois, tombé dans un puits en cours de forage et était resté accroché au tuyau, la tête en bas, hurlant jusqu'à ce qu'on l'en tirât. Le coup de règle lui ajouta une balafre supplémentaire dont sa beauté n'avait pas besoin. Cela fit une histoire à tout casser, les parents Pironnec protestèrent violemment, les Frères étaient très ennuyés. Cela s'arrangea avec le temps. François Marquer a été tué à la guerre comme officier observateur, en avion, et Joseph Le Pironnec est mort de sa belle mort, il y a déjà longtemps. J'avais, en 1<sup>ère</sup> Division, un voisin qui avait un pied bot, Louis Dégré ; il était fils d'un tailleur de pierre qui était aussi caporal aux Sapeurs-Pompiers de Questembert. *( je dois au père Dégré une de mes premières émotions patriotiques. La compagnie des Sapeurs-Pompiers fêtait sa nomination de caporal chez lui, car il tenait un café. Tout-à-coup le silence se fit et le nouveau caporal entonna une chanson patriotique dans laquelle il était question de l'Alsace et de la Lorraine. J'en fus profondément remué. Le chef des Sapeurs-Pompiers était un menuisier nommé Talbourdel, il avait le grade de sergent-major. Sous les armes, il rappelait les gravures militaires du Second Empire,*

*grosses moustaches impériales, air farouche sous le petit képi posé sur l'oreille. ils participaient à la procession de la Fête-Dieu, avec des casques de cuivre hétéroclites et des fusils Gras. Ils entraient à l'église devant le dais et faisaient la haie dans l'allée centrale. Au moment où passait le prêtre portant l'ostensoir, on entendait le sergent-major qui, sabre au clair, commandait d'une voix tonnante: "Portez Ourmes ! Présentez Ourmes ! Genou Terre!" et les deux clairons sonnaient: "Aux champs ... " Il me souvient encore qu'à l'enterrement d'un des leurs, qui était tambour, un des clairons qui s'appelait Lafféach, était si éméché qu'il lâcha tant de canards en sonnant "Aux Morts" à l'élévation que mon cousin Joseph, qui servait la messe, et moi, nous écroulâmes sur les marches de l'autel, secoués d'un rire homérique.)* . Louis Dégré était fort en arithmétique et moi en français; alors, pour simplifier le travail, il faisait tous les problèmes et moi tous les exercices de grammaire et l'un copiait sur l'autre. Naturellement, les notes étaient les mêmes et nous restions voisins car, à chaque composition, on changeait de place suivant le total des points obtenus. Cela dura longtemps avant que le Frère Divitien Albert ne perçât le problème. Il y avait aussi deux inséparables: Pierre Marquer et Pierre Orjabin, ce dernier fils d'un chapelier. Le premier passa un trimestre au Petit Séminaire de Ploermel, n'y retourna pas et prit le métier paternel. Il eut de nombreux enfants et mourut en 1952 .Le second fit des études secondaires au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray et s'engagea au 41e Régiment d'Infanterie à Rennes. Il sortit de la guerre 1914-18 avec le grade de lieutenant et mourut capitaine peu après.

Je fréquentais aussi le fils d'une amie de ma mère, veuve comme elle. Riche paysanne de Noyal-Muzillac, elle avait épousé un commerçant en fers et aciers qui buvait sec. Il mourut prématurément, la laissant avec deux enfants chétifs : Emile, mon aîné de trois ans, qui devint notaire, se maria et est mort sans enfants et une fille, Marie, qui mourut tuberculeuse l'année de sa première communion. Comme ma mère, Madame Le Brech fut inconsolable. Souvent, le dimanche, elles allaient prier au grand calvaire qui s'élevait à la sortie de la ville, sur la route de Limerzel. Un vicaire facétieux; les rencontrant un jour qui revenaient, leur dit: "Voilà les Saintes Femmes qui reviennent du Calvaire". Ce qui choqua ma sainte mère qui ne se jugeait pas digne d'être comparée aux compagnes de la Vierge.

Madame Le Brech possédait des fermes et une propriété sur la route de Péaule. Elle tenait de cinq à six vaches. J'allais souvent avec Emile aux champs de Beausoleil, où nous chassions les oiseaux avec des lance-pierres.

Chez eux vivait sa grand 'mère maternelle, la mère Daniel. C'était une vieille paysanne qui avait une longue figure jaune creusée de rides; elle avait l'air d'un vieux cheval triste et passait son temps à regarder par la fenêtre, d'un oeil morne et vitreux, les gens qui passaient dans la rue.

Elle devait souffrir de l'estomac car elle rotait continuellement. Ses gaz montaient en gargouillant et sortaient en faisant un bruit prolongé. Quand elle nous voyait rire, elle nous fixait de son regard terne et mauvais, car elle avait l'oeil atone et cruel des vieillards et des vieux chiens, et nous disait amèrement:

- Rigolez, allez mes petits "gâs" ! Quand vous serez vieux, vous "gueurbeusserez vous itou". Gueurbeusser était une onomatopée qui reproduisait l'éruclation.

A onze ans, je passai mon Certificat d'Etudes et fus reçu premier du canton, puis mon Certificat d'Etudes Agricoles où je ne fus que le 2e. Je fis aussi, la même année, ma première communion.

A cette occasion, Tante de Lorient vint à Questembert, nous dînâmes dans la chambre avec mon oncle Joseph, sa femme Tante Marie et mon cousin Joseph qui l'avait faite l'année précédente. Au dessert, elle nous demanda si nous voudrions devenir prêtres comme l'oncle curé. A quoi nous répondîmes tous deux affirmativement. Nous étions déjà enfants de chœurs titulaires. Il n'y avait qu'à continuer. Nous savions par coeur toutes les matines de l'office des morts, étant tenus d'assister, chaque matin, au moins à deux messes de Requiem chantées, quand ce n'était pas trois. Nous mettions dans un tronc les sous que nous donnaient les prêtres de passage à qui nous servions la messe. Le curé arrondissait la somme à 15 francs ou 20 francs par trimestre, que je rapportais triomphalement à la maison où ce petit supplément était apprécié de ma chère maman. Le curé était à cette époque le chanoine Pierre Bécel, frère de l'évêque. C'était un vieux tatillon –qui dérangeait les choristes à toute heure, au grand déplaisir des Frères. Quand le timbre sonnait trois fois, le choriste de semaine devait se rendre à l'église. Et, neuf fois sur dix, c'était pour aller acheter dix sous de tabac à priser ou deux douzaines de sardines fraîches pour Monsieur le Curé. Un jour, je ne me dérangeai pas. Le curé, furieux, vint à la maison où il ne trouva que ma grand'mère ; ma mère était allée laver à la rivière. Il dit que je devais être puni pour désobéissance. Ma grand'mère en informa ma mère qui s'en alla trouver le Frère, lequel lui conseilla de ne pas me punir, les exigences du curé étant ridicules. Le lendemain, à la sacristie, ce dernier me demanda si j'avais été puni; je répondis, en le bravant, que je ne l'avais pas été: "Eh bien, tu vas l'être !" .. Il m'enjoignit d'aller me mettre debout dans le chœur, face aux fidèles, près de la châsse contenant le buste et les reliques de St-Pierre, notre Saint Patron.

Et l'on vit, dans la sacristie, le curé saisir à bras le corps le gosse récalcitrant qui lui décochait des ruades dans les tibias. Il parvint cependant à me traîner et me mit debout face à la nef où quelques dévotes priaient. Je cachais ma figure dans mes bras et je pleurais de rage. Il s'assit dans une stalle près de moi et se mit à lire son bréviaire en se bourrant le nez de tabac et en toussotant. Le lendemain, il m'emmena au presbytère, me lâcha dans le jardin où je me mis à bâfrer des groseilles à maquereaux tant et si bien que j'en fus malade toute la nuit. En 1900 était arrivé à Questembert, en remplacement de l'abbé Monneraye, un prêtre venant de l'Institution St-Louis de Lorient, l'abbé Vincent Terrien. Il avait connu mon parrain, curé de St-Louis de Lorient. Il avait fait une carrière de professeur à Lorient, au Collège St-Louis et à Vannes, au Collège St-François Xavier, sous la direction des grands Jésuites comme le P. Marquette. Il arrivait en paroisse sans aucune préparation. Originaire de Port-Louis, fils d'un capitaine des Douanes, il se fit du ministère en milieu rural une idée particulière. Il fallait fonder un patronage, avec une clique et préparer beaucoup d'élèves pour les petits séminaires. Il rassembla des jeunes à coup de bière, limonade, cigarettes et billard qu'il

payait de sa poche, fit jouer des pièces. De formation chrétienne il n'était guère question, mais de figurer nombreux dans les rassemblements de jeunesse catholique. Nous fûmes 90, un 15 Août, à Rochefort-en-Terre. Je vois encore le pauvre abbé boitillant, car il était mauvais marcheur, et nous avons fait à pied les vingt kilomètres de l'aller et retour; il s'appuyait au bras d'un ouvrier mécanicien et chantait avec nous des refrains de noces et de conscrits. Cela dura tant qu'il y eut à boire et à fumer (1). Heureusement, que le Frère Casimir, figure populaire s'il en fut, sauva la situation en fondant la Société de Préparation Militaire et de Sports : "La Bogue d'Or", qui vit toujours. Mais ça avait duré neuf ans. Donc, l'abbé Terrien forma une clique de six clairons et quatre tambours; j'étais de ces derniers. Le clairon des pompiers, Guillaume Leclair, dont mon cousin Joseph devait épouser la fille, donnait les leçons de clairon et le tambour Jean Gay, un sabotier également pompier, enseignait les "ra" et les "fla". A la Fête-Dieu, nous sonnions "aux Champs" en marchant, l'abbé était ravi. Le pauvre échoua de même avec ses élèves. Après ma promesse de devenir prêtre "comme mon parrain", au dessert de mon déjeuner de première communion, ma mère négocia mon admission aux cours de l'abbé Terrien. A ce moment-là, il logeait encore au presbytère, plus tard il loua une maison en ville. Dans sa chambre, il y avait déjà les deux Marquer, Pierre Orjubin, Auguste Grulier. Je dus me contenter du tabouret de l'harmonium comme table de travail. Le presbytère était une sorte de manoir. Construit au début du 19e siècle, il comportait un grand corps de bâtiment auquel on ajouta une aile, une maison de fermier, des étables, une maison sur le côté où logeaient deux vicaires, deux hangars, un grand jardin, le tout entouré de murs. On entra dans cette grande cour intérieure par un portail. Il y avait des terres, deux grandes prairies, deux jardins, un verger, un délicieux petit étang entouré d'arbres et d'arbustes à fleurs, dans lequel on pêchait des tanches dans des nasses. Une barque, amarrée au bord et une passerelle permettaient d'accéder à une petite île qu'ombrageait un grand arbre. C'était tentant et tous, sauf François Marquer, nous y passions tout le temps pendant lequel l'abbé et ses confrères chantaient des services ou s'absentaient pour aller aux réunions des presbytères voisins. Si bien qu'en deux ans et demi, j'appris tout juste mes déclinaisons et encore ...

(1) - *C'est alors que j'ai fumé ma première cigarette de vrai tabac. Jusqu'alors, je n'avais fumé que d'inoffensives cigarettes de cacao qu'on achetait au marché avec une petite pipe en bois. Mais cette fois, il s'agissait d'une Maryland venant d'un paquet jaune qui représentait les cigarettes mi-fortes. Nous étions allés pour cela au vallon du Pont-Plat où les artisans corroyeurs venaient travailler leurs peaux. Près de là, un cordier avait son terrain de travail le long d'un chemin. Il dévidait son chanvre en marchant à reculons pendant que sa fille actionnait une grande roue. C'est là que j'allumai ma cigarette. Je tirai dessus héroïquement, malgré l'âcreté du goût, mais je dus m'avouer vaincu et le fossé reçut la confiance de ma défaite.*

- Vers 1899, arriva à Questembert un jeune frère décidé et trapu, Jean Loisel de Lorient, en religion: Frère Casimir. Excellent professeur, très dynamique, arpenteur, géomètre, il connut une popularité inouïe. Il fut le premier moniteur de la Bogue d'Or. Sécularisé, il devint conseiller municipal puis adjoint au maire. Il fit la guerre de 1914 comme officier d'administration. Il fut ensuite affecté à St-Brieuc, comme économiste. Il y mourut malheureusement diminué. Brave Casimir, universellement

aimé et estimé ! Le Seigneur te pardonnera aisément quelques petites "cuités" en égard au bien que tu as fait. L'abbé Terrien ne s'entendait pas avec le nouveau curé. Le chanoine Bécél avait pris sa retraite sur place, dans une maison construite exprès pour lui par les cousines David, qu'on appelait "les taupes" dans le pays. Il y mourut en léguant ses biens au détriment d'une nièce chargée de famille. Ce nouveau curé, le chanoine Gallais, était un homme corpulent, sanguin, très cultivé, fin humaniste et, de plus, doué d'une splendide voix de ténor. Les préfaces du chanoine Gallais étaient célèbres. L'abbé Terrien obtint d'habiter en ville, dans une maison proche de ma maison natale. Il trouva une excellente domestique et y transporta son mobilier, sa bibliothèque qui nous fut très précieuse pour perdre notre temps, ainsi que son phonographe à rouleaux, son excellent harmonium, auquel je dois mes premiers tâtonnements musicaux, et ses nombreux élèves. François Marquer était entré en 3e au Petit Séminaire de Ploermel ; il restait Pierre Marquer, Pierre Orjubin et moi; Auguste Grulier avait lâché pied. Il en arriva quatre autres : Vincent Renaud, de Tréfléan, Joseph Dégré et deux fils du notaire: Eugène et Marcel Pillet. Nous n'avions plus l'étang, les tanches et la barque mais nous installâmes dans le grenier une balançoire et une corde à noeuds et nous y passions de nombreuses heures. Pour moi, mon travail consistait principalement à m'exercer sur l'harmonium, à faire les commissions de Louise, la gouvernante, et à aider le bedeau, Julien Monier, à mettre du cidre ou du vin en bouteille et à ranger du bois. Les devoirs et les leçons restaient en panne. Tous les mois, l'abbé nous criait: Apportez vos cahiers !

Nous arrivions en serrant les fesses car, comme il n'y avait à peu près rien de fait, ça se terminait par une distribution de taloches et chacun regagnait son coin, satisfait; il y en avait de nouveau pour un mois. L'abbé Terrien quitta Questembert en 1909 pour la petite paroisse de campagne de Tréal. Ce fut une erreur d'envoyer ce citadin, cet intellectuel, dans cette paroisse dont il ne comprenait ni l'esprit, ni le patois gallo. Il voulut y former une clique, ne réussit pas et se laissa aller à la boisson. Il eut une attaque de paralysie, s'en remit peu après, mais resta diminué. Il revint se fixer à Questembert avec sa fidèle Louise. Son état s'aggrava, il ne pouvait plus dire la messe et il était presque réduit à la mendicité. Sa fidèle servante fut admirable de dévouement et de désintéressement. Elle le servait sans gages et pour cause ! Lui-même fut d'une résignation exemplaire et racheta amplement son laisser-aller d'autrefois. Chaque matin, un vieux tailleur de pierre, courbé à angle droit par son métier, venait le chercher pour le conduire à l'église. Ils étaient lamentables: l'un courbé en deux, donnait le bras au vieux prêtre qui traînait une jambe et un bras morts. Il assistait à la messe, recevait la communion et regagnait son fauteuil d'où il ne bougeait que pour se coucher. J'allais le voir, à mes permissions, et cela lui faisait un plaisir inouï.

L'administration diocésaine n'a pas fait là son devoir. Elle n'avait pas le droit de laisser mourir dans la misère un pauvre prêtre perclus. Il y aurait bien eu, dans une communauté, une place pour lui permettre de finir décemment sa vie. Cela n'a pas été fait et c'est dommage pour la Charité !

Pendant un an, j'allais une demi-journée chez les Frères, une demi-journée chez l'abbé. Mais du jour où je commençai le latin, les Frères me prirent en grippe et il arrivait souvent, sitôt la prière dite, que le Frère me mît à la porte sans raison. J'errais alors dans la cour, du préau aux cabinets, attendant, mélancolique, que onze heures sonnant me permettent de rentrer valablement à la maison car il n'était jamais question, pour ma sainte mère, de raconter que j'avais été mis à la porte sans raison et, par conséquent, de donner tort à une personne consacrée et revêtue de l'habit religieux.

Il faut que je raconte ici une bien bonne histoire qui m'arriva avant de quitter l'école pour aller chez l'abbé Terrien. L'école comportait un pensionnat qui compta jusqu'à quarante élèves. Parmi eux, presque tous originaires de Berric, Ambon, Damgan, il y avait un ambonnais nommé Auguste Nicol. Il avait dix-sept ans et était venu compléter son instruction chez les Frères. Hémiplégique de naissance, il avait une main morte et atrophiée, la droite, toujours rouge, raide et froide et boitait élégamment. Il était extraordinairement vigoureux et, malgré sa jambe plus courte que l'autre, il courait avec une vitesse incroyable. Pierre Orjubin et moi étions ses voisins de classe, l'un à droite, l'autre à gauche. Comme Nicol, vu son âge, était très sage, il accumulait les bons-points dans son sous-main. En revanche, comme nous, assez turbulents, nous en entendions souvent réclamer par le Frère en paiement d'un bavardage ou d'une étourderie, nous avons trouvé logique et équitable de prélever sur le riche voisin tout ce que nous pouvions, pour suppléer à notre pauvreté. Auguste avait fini par s'en douter et, à notre insu, il nous surveillait du coin de l'oeil. Ce jour-là, il transcrivait une dictée. Sa main infirme posée sur la feuille de papier, il s'appliquait - écrivant de la main gauche - à fignoler ses pleins et ses déliés quand, tout-à-coup, il aperçut des mains qui, insidieusement, se glissaient vers son trésor. Des bons-points de 20, de couleur orange, dépassaient le bord du sous-main et paraissaient une proie facile. Auguste mit son porte-plume dans sa bouche, prit un buvard, sécha soigneusement sa copie, posa son porte-plume dans la rainure avec le plus grand calme puis, de sa main gauche libre appliqua, dans un aller-et-retour fulgurant, à chacun de nous une calotte éblouissante qui nous laissa pantois. Le Frère s'enquit du litige et, avec toute la classe qui se tordait, approuva cet exemple de justice distributive. Nous étions horriblement vexés, mais cela ne nous brouilla pas longtemps avec notre vieux "colle", comme nous l'appelions. Nous eûmes aussi un condisciple de vingt-quatre ans, Pierre Simon de la Vraie Croix. Etant à peu près illettré, il avait voulu, avant de se marier et de prendre la ferme paternelle, passer deux ans à l'école. Aux heures de récréation, il travaillait au jardin des Frères. Ainsi se terminait le cycle de mes études primaires.

Mes camarades apprenaient des métiers, l'un entraît chez un mercier en gros à Vannes, il devait mourir à vingt-deux ans; Louis Le Magrex grimpaît avec son père sur les toits, se cassait une clavicule dans une chute, se remettait au dessin avec les Frères; Jean Jouannic devenait peintre comme son père, mais avec moins de talent. Cet extraordinaire bonhomme, qui venait de Pontivy, avait un coup de crayon et de pinceau remarquables. Il exposa aux salons de Redon et de Rennes. Il peignit notamment, en pied, son fils Louis qui devait mourir à quinze ans. Mordu de la pêche à la ligne, il nous emmenait le dimanche taquiner le goujon à l'étang du moulin de Célac. Cela lui rappelait de loin le Blavet de sa

jeunesse. Louis Dégré devint tailleur d'habit; Alfred Brohan, fils de cordonnier, partit à Fougères, métropole de la chaussure. Auguste Grulier partait à Redon. où son père avait été nommé. Les fils du notaire Pillet entraient à St-Martin de Rennes pour faire leur droit à la faculté. Et moi, en Avril 1904, accompagné de ma Tante et de ma mère, je pris le train pour Ploermel et j'entrai en 5e, au Petit Séminaire de Notre-Dame des Carmes.

Les voies étaient bien préparées pour m'y recevoir. Le Supérieur, le chanoine Théophile Dubot, d'allure épiscopale, était avec ses deux frères, prêtres eux aussi, les obligés de mon parrain et, par conséquent, de ma Tante. D'une famille très modeste qui ne pouvait pas les recevoir aux vacances, ils les passaient en grande partie à la cure de Lorient. On promit de veiller particulièrement sur la précieuse plante que j'étais et un surveillant de la division des petits, où j'allais entrer, l'abbé François Eveno d'Elven, le type parfait du surveillant, vint me chercher au parloir et me mit tout de suite en confiance. J'eus bien gros coeur de quitter ma petite maman qui allait rester seule. En effet, mon inoubliable grand'mère était morte un an avant: le 4 Mars 1903, d'une paralysie qui la frappa au début de Décembre 1902, au moment où elle se levait. Elle tituba, ma mère qui se trouvait près d'elle, eut le temps de la recoucher, elle était déjà paralysée du côté droit, la langue n'obéissait plus, ni le bras et la jambe. Les yeux seuls lançaient des éclairs et on entendait des sons inarticulés parmi lesquels deux mots se faisaient clairement comprendre: "Non" et ...Cambronne ! Elle alla mieux, se leva dans un vieux fauteuil Voltaire, recouvra l'usage de la parole, mais non celui de sa jambe et de son bras. L'abbé Terrien, son confesseur, venait la voir : elle plaisantait gaillardement avec lui sur sa maladie. Elle eut une deuxième attaque en Janvier. Une troisième, en Mars, l'emporta; elle avait 67 ans.

Ma chère Gand'mère avait du relief Je l'ai souvent décrite à mes enfants comme "une énergique plébéienne, qui ne reculait jamais devant le mot propre, ni même devant le mot sale". C'était un type provincial paysan totalement disparu. Grande et osseuse, elle avait des yeux gris qui fulguraient de gaîté gauloise ou d'emportement, dans une figure grêlée de petite vérole. Elle portait la coiffe de Questembert-Noyal Muzillac, mais elle en ramenait les ailes sur le dessus de sa tête, alors que ma mère les rejoignait derrière, au-dessus de son chignon. Hardie, violente, impulsive, spontanée, elle avait la répartie foudroyante et aimait les joutes de répliques. Elle était parfois cinglante. C'est ainsi qu'à une de ses cousines, sa contemporaine, qui passait pour abuser parfois de cidre ou de picherelle, elle répondit du tac-au-tac à celle-ci qui l'avait saluée d'un:

- Bonjour! Pleine de malice!

- Bonjour! Pleine de vin! Nous ne sommes pleines de grâces ni l'une, ni l'autre!

Elle lui tourna le dos. Elle avait connu une enfance pénible entre un père dépensier, fantasque et paresseux et une mère passive et résignée. Gaillarde en ses propos, parfois grossière, comme on l'était encore à cette époque rude et franche, méprisant les convenances qu'elle ignorait, elle eût aimé Rabelais . Elle aimait les invectives joyeuses et truculentes et m'appelait tantôt "loup de brousse", tantôt "hérisson de lande", suivant la nature de mon délit mais, à l'occasion, elle me cachait dans les plis de son ample tablier pour

m'éviter une correction maternelle que, d'ailleurs, je ne perdais rien pour attendre. Elle me mettait, en cachette, une noix de beurre sur mes châtaignes grillées sous la cendre. Quand elle était d'humeur batailleuse, elle envoyait son adversaire "paître à la lande et... se soulager ... au pailler" et, si on lui demandait des nouvelles de sa santé quand elle n'avait pas envie d'en donner:

- Qu'est-ce que vous avez donc, Françoise ?. Elle répondait d'un ton rogue:

- La ... colique et les mains gourdes !. Elle employait un mot plus bref et plus gras.

D'un homme qui faisait l'important ou le matamore, elle disait: "c'est le défunt terrible qui est mort en ... posant culotte!". Et elle employait là aussi un participe présent plus énergique et plus court, signifiant ainsi le ridicule du monsieur qui, après avoir bombé le torse toute sa vie, finissait dans la posture la plus ridicule et la plus humiliante.

Peu portée au respect, elle avait un répertoire de chansons, souvent sur des airs de psaumes, dont les paroles n'étaient rien moins qu'édifiantes. Elle chantait, sur l'air de l'Alleluia pascal :

Alleluia pour les c ... ons

Les cordonniers et les fripons

Les avocats sont des liche-plats (lèche-plats) Alleluia!

- Quand elle avait bien mangé, il lui arrivait d'éructer bruyamment et d'ajouter irrévérencieusement : "*Déo gratias ! les moines sont saouls*".

- Ou encore:

*Monsieur l'curé a un pourciau Dont les os li percent la piau*

*Quand i's'ra gras on le tuera*

*Alleluia!*

Et c'était une des plus innocentes ...

J'ai raconté par ailleurs son irrévérence à la procession des Rameaux à l'école de Sarzeau, - elle devait avoir douze ou treize ans (elle commençait de bonne heure !)-, ainsi que ses démêlés avec les autorités, maire et curé, son explosion à mon baptême , ainsi que sa joyeuse répartie à son danseur qui l'appelait "bara segal" (pain de seigle).

Tout ceci me laisse le souvenir pittoresque d'une femme un peu primitive et disant vertement ce qu'elle pensait.

Ce qui reste pour moi incompréhensible, c'est qu'elle ait donné le jour à une fille si totalement différente d'elle, ma chère maman, aussi silencieuse et discrète que sa mère était bruyante, aussi maîtresse d'elle-même qu'elle était volcanique, aussi réservée qu'elle était grivoise, aussi profonde qu'elle était extérieure, aussi résignée qu'elle était prompte à la révolte. Le sang des Chéno avait opéré cette merveille.

Pauvre chère grand'mère et marraine, je ne puis penser à toi sans m'attendrir et sans sourire. Il est possible, probable même, que le Seigneur, qui tient moins compte que nous du pittoresque, t'ait contrainte à un petit séjour purificateur; mais je suis persuadé que si, comme je l'espère, je meurs entre les mains de Dieu, je te retrouverai avec tous les nôtres, mais alors, trêve de plaisanteries hasardeuses et de chansons risquées, hein ?!

Après sa mort, ma mère n'ayant plus que moi, allait refermer sur moi le manteau solide de sa personnalité et chercher à me modeler suivant ses vues. J'y gagnai un peu d'hypocrisie.

Mon trimestre de cinquième ne fut plutôt pas brillant. Mon professeur, un abbé Glochon qui finit moine bénédictin, ne tarda pas à déceler ma nullité crasse en latin et en grec et ma force en français et arithmétique, où l'excellent acquis de chez les Frères me classe de suite en tête. Voulant me faire rattraper mon retard, il m'imposa chaque jour deux leçons de latin et de grec. Ma mémoire, ankylosée par deux ans de paresse, retenait mal. Je décrochai cependant le 2e prix de version latine en fin d'année, j'étais sur les rails et paré à entrer en 4e dans le peloton de tête.

J'étais, pour la première fois, étudiant en vacances et j'entrai de plain-pied dans le groupe que dirigeait un grand séminariste de Questembert, Eugène Plantard. Ce prêtre remarquable a eu trop d'influence sur mon esprit et notre amitié, surtout à la fin de sa vie, a été trop profonde pour que je ne cherche pas à fixer les traits de son attachante personnalité. Physiquement très frêle, il avait dû à son intelligence exceptionnelle de faire de brillantes études au Petit Séminaire des Carmes en manquant la moitié des cours pour cause de maladie. Fils d'une veuve dont il était la seule consolation, il était couvé par elle et disposait de tout l'argent qu'il voulait pour satisfaire sa passion des livres, de la promenade, de la chasse et de la pêche. Idéaliste incorrigible, à la fois psychologue et naïf, il s'enthousiasmait pour toutes les novations, adoptait toutes les positions inédites, surtout avancées. Démocrate convaincu, il fut, je crois, un peu moderniste sur les bords et, au Grand Séminaire où, passionné d'études bibliques, il s'obstinait à utiliser des manuels censurés par l'autorité ecclésiastique, son accession aux ordres majeurs fut mise en question. On aurait eu bien tort de l'en écarter, car ce fut un excellent prêtre éducateur de jeunes. Il y avait près de lui un autre séminariste de son âge, mais tout à fait différent, Jean Guillouzouic. Fils de paysans aisés, très intelligent, aimant la solitude de son village de Paulay, il se passionna très tôt pour l'élevage des abeilles. Il paya ses études de séminaire et de la faculté des Lettres de Rennes -car il passa plusieurs certificats de licence- avec le produit de la vente de son miel. Il a fait une carrière modeste. Professeur au Petit Séminaire de Sainte-Anne, puis recteur de Saint-Gorgon, petite paroisse du doyenné d'Allaire, il y vécut en père et en ami, élevant ses abeilles et vendant un miel incomparable, en partie au profit du Grand Séminaire. Il a démissionné voilà quelques années, il a maintenant quatre-vingt-deux ans et termine paisiblement sa vie à la Communauté des Soeurs à Saint-Jacut-les-Pins, partagé entre l'aumônerie, ses abeilles, son harmonium, les disques de J.-S. Bach et ses livres. A son âge, il relit Théocrite et Virgile et se délecte des Concerti Brandebourgeois. C'est un sage, un des derniers représentants de l'humanisme classique.

Pendant nos vacances, chaque jour après la messe, le matin, et après déjeuner l'après-midi, nous rejoignons chez lui l'abbé Plantard et nous partions avec lui à travers la campagne, dans les chemins creux, les bordures des champs. Il nous faisait connaître et aimer la nature, les nids des oiseaux, les pousses des buissons. Nous grimpons aux arbres dénicher les pies et les corbeaux. Je le vois encore, soutane tombée, étreignant un gros sapin de ses bras menus et nerveux, sur lequel Pierre Orjubin et moi nous étions cassées les dents, et parvenant au sommet où se balançait un nid de corbeaux; il redescendait dans son mouchoir trois beaux oeufs verts piquetés de noir. D'autres fois, il portait sous sa soutane une carabine de 6mm avec laquelle il tuait des pies, des geais, des merles, des grives et des écureuils. Il avait l'âme d'un braconnier. Parfois, il nous emmenait à la pêche dans les ruisseaux des environs de Questembert. Une fois ou deux, nous partions pour la journée, emportant notre repas et nous allions sur les bords de l'Arz, rivière plus importante qui passait à 6km au nord de Questembert. Il était extraordinairement habile et ne revenait jamais bredouille. C'était, avec un coiffeur -son contemporain par l'âge- les meilleurs pêcheurs de truites de la région. Je l'ai vu un jour avec une ligne à goujons, sortir de l'Arz deux truites à la fois, dont l'une d'une livre. Une autre fois, dans un ruisselet entre Questembert et Larré, il avait posé quatre ou cinq lignes dormantes pendant qu'avec une ligne à mains, il suivait le cours sinueux et sortait truitelles et goujons. Et quand il allait relever ses lignes dormantes, il y avait une anguille à chaque hameçon. Une fois l'an, il nous emmenait à Cromenac'h, une plage entre Billiers et Kervoyal. Avec lui nous y ramassions des moules et des crabes mais il avait toujours le privilège de ramener une prise exceptionnelle, dormeur ou congre. Au cours de ces sorties et, quand le temps était mauvais, dans sa chambre, il nous invitait à la littérature, aux courants d'idées. Je lui dois beaucoup de ma formation de base et lui en garderai une éternelle reconnaissance. Il nous lisait des passages de "Mon Petit Trott", d'André Lichtenberger, de Loti, de Bazin, de Daudet. Quand il fut ordonné prêtre, il fut nommé d'abord professeur à St-François de Sales d'Evreux., collège aristocratique de Jésuites. Il y reçut une forte empreinte qui le marqua pour toute sa carrière professorale. Il passa ensuite par l'Institution St-Louis de Lorient où il fut un familier de la maison de ma bonne Tante, puis à St-François Xavier à Vannes où sa réputation de grammairien fut universellement reconnue. Il avait le don de s'attacher les jeunes à l'intelligence éveillée mais, et c'était peut-être un défaut, il eût volontiers négligé les autres.

Après quelques années de vicariat à Ménéac, où son républicanisme combattit un candidat conservateur titré aux élections législatives, pendant qu'il allait braconner sur ces terres, ce qui lui attira quelques ennuis, le poste de recteur de Pénerf devint vacant. C'était son rêve: un petit port, une côte riche en coquillages, crustacés et poissons, un presbytère où il serait seul entre ses haveneaux, son fusil, son auto et ses paroissiens. Il demanda à l'évêque de l'y nommer, l'obtint et soupira :

Et maintenant, qu'on me f. .. la paix!". Il était aisé, heureusement, car Pénerf avec ses deux-cents habitants lui rapportait, m'a-t-il dit, de quoi vivre pendant trois mois. Il avait vendu, bien au-dessous de leur valeur, des terres à bâtir, des champs et prairies qu'il possédait à la sortie de Questembert, sur la route de Péaule. Il vendit de même sa maison paternelle où sa mère tenait un commerce de tissus. Il boursicotait, gagnait de l'argent, avait une voiture

dont les mauvaises langues cléricales disaient qu'elle avait une fâcheuse tendance à perdre ses roues en marche. Il jouait aux boules le dimanche avec ses marins et, là encore, d'une adresse étonnante, il gagnait constamment. Il faisait de mirifiques pêches de crevettes, des kilos, qu'il portait à ses confrères les jours de réunion. Jamais il ne consentit à en vendre. Il exploitait un parc à huîtres et, en connaissant malles limites, puisait parfois dans ceux des voisins. Sans savoir nager, chaussé de bottes cuissardes, il allait poser des tramails dans la passe de la Tour aux Anglais, par 15m de fond. Il en ramenait des vieilles, des tacauds, parfois des rougets, qu'il cuisait lui-même. Car il ne put jamais garder de servante. Il était l'esclave de l'heure de la marée plus que de celle des repas. Une seule tint le coup pendant quelques mois mais, épuisée, elle dut rentrer chez elle à Billiers où elle mourut. Il n'en eut jamais d'autre. Et son presbytère devint un campement digne du bohème qu'il était. Ses voisins lui apportaient un bol de soupe et il complétait son repas en cuisant sa pêche.

Un beau jour, ses spéculations boursières s'avèrent malheureuses, il perdit tout son capital, il était ruiné. Il le supporta stoïquement, vendit sa voiture et recommença à rouler sur sa vieille bicyclette au porte-bagage de laquelle il avait fixé un grand panier en osier, peint en noir, qu'il appelait la "malle des Indes" et dans lequel il transportait les produits de sa pêche et de sa chasse. Il tua un jour, à l'affût, 47 canards qu'il distribua en grande partie et vendit le reste 5 francs pièce. Il éleva des lapins, des poules, des canards, des dindes et vécut de la mer et de son jardin. Une brave femme venait faire son ménage de temps en temps. Cette pauvreté ne l'empêchait pas d'embellir sa curieuse petite église qui se dresse, toute basse, près de la cale des douaniers. Il fit faire un chemin de croix original qui consiste en quatorze médaillons de chêne, dans lesquels sont sculptées quatorze têtes de Christ avec l'expression rappelant le mieux le sens de la station représentée. Il acheta à Saint-Nazaire les boiseries d'un paquebot en démolition. Le bar du paquebot devint l'armoire aux calices et les tiroirs des cartes marines reçurent les ornements. Les armoires contenant les aubes et les surplis étaient de bois précieux. La sacristie était devenue luxueuse. De temps en temps, pendant nos vacances à Billiers où j'avais acheté la maison du syndic que mon ami Louis Le Magrex me remit en état, nous allions en famille à Pénerf et nous entreprenions un nettoyage en grand du presbytère. Il avait coutume d'utiliser toutes ses assiettes et tous ses bols propres avant de les laver, aussi la table et le fourneau étaient-ils couverts de piles d'ustensiles sales. Les bouteilles vides, non rincées, encombraient le dessus et le dessous d'une autre table et il n'était pas rare que, dans l'évier en pierre, sous la fenêtre, traînaient des débris de peaux et d'entrailles du dernier congre dépiauté. Sa chambre était un invraisemblable capharnaüm. Il n'y avait pas une place pour écrire. Sur la tablette d'une bibliothèque murale, s'alignaient les pièces de monnaie fausses qu'on lui avait données à la quête. Sur son bureau restaient ouverts des livres, des journaux, brochures et sur une autre table s'étalait tout le matériel nécessaire à la fabrication des cartouches. Au milieu de la pièce, une bibliothèque tournante, bourrée, offrait sur quatre faces, les dos de ses volumes. Dans un coin, son lit, de dessous lequel on sortait des paquets de "moutons de poussière". A la fin de la journée, quand tout était en ordre -et pendant ce temps-là, j'avais nettoyé son jardin- il affichait une satisfaction enfantine et nous disait avec candeur:

- Si seulement vous pouviez rester ici !

Il était sourcier et décelait non seulement les nappes d'eau, mais aussi les maladies avec son pendule. Avec l'aide d'une infirmière médium, il a réussi plusieurs améliorations de cas invétérés et tenaces qui durent encore. Dans son petit pays aride, il a découvert plusieurs sources qui rendent actuellement de grands services par les étés secs. Il passait un peu pour un mage et les vieux pêcheurs du pays disaient: "Notre recteur prend du poisson là où il n'y en a pas". Lui qui, suivant les pronostics, ne devait pas dépasser l'âge de vingt-cinq ans, atteignit soixante-treize ans. La dernière fois que j'allai à la pêche à la crevette avec lui, nous revînmes fourbus. Il resta dans son fauteuil Voltaire plusieurs heures, les yeux clos, en tenue de pêche -imperméable, cuissardes, bonnet-, anéanti. Je ne valais guère mieux. Un soir, je rentrais de route quand un coup de téléphone de sa voisine, Madame Dugué, ostréicultrice, me demanda de venir d'urgence. J'y allai aussitôt et le trouvai fiévreux, grelottant dans son lit, avec ... une orange sur sa table de nuit pour tout remède. Un mot du docteur prescrivait son transport d'urgence en clinique. Il avait, par un temps affreux, et malgré des conseils contraires, voulu aller chanter l'office des Rameaux et contracté une double congestion pulmonaire. Le curé-doyen de Muzillac arriva peu après et, à nous deux, nous l'habillâmes. Il était d'une maigreur effrayante, au dernier degré de l'étiologie. Une ambulance de Muzillac vint le prendre et le transporta à la clinique des Augustines de Malestroit. Il alla mieux, se leva, sortit en ville malgré la défense du médecin, fit une rechute et, un matin, en tendant la main pour atteindre un objet sur sa table de nuit, son coeur s'arrêta. Le cher original était mort. J'étais venu le voir la veille et il faisait encore des projets: "Quand je serai rentré à Pénerf .. ". Il repose dans le petit cimetière marin, au milieu des champs, dans le vent de mer qu'il a tant aimé, au milieu de son petit peuple qui lui avait voué un attachement amusé. "Eugène Plantard, Recteur de Pénerf", Il y était resté vingt-sept ans. Je me reproche parfois de n'avoir pas été plus souvent lui rendre visite. Il aimait tant ses vieux amis: Louis Le Magrex, Pierre Le Pautremat et moi. Mais il ne s'ennuyait jamais seul, il lisait beaucoup, écrivait peu, aimait sa paroisse, son petit groupe théâtral qu'il comparait naïvement à ... la Comédie Française, sa petite église et la mer; surtout la mer et les horizons marins. Il a vécu toute sa vie dans une profonde communion avec le Dieu de son sacerdoce, avec les Saintes Ecritures, avec la création toute entière, des chemins creux et des ruisseaux de la campagne questembertoise aux grandioses spectacles de l'Océan. Sur toute cette grandeur et cette beauté planait et plane encore son âme d'enfant.

Ma mère appréciait peu cette conception vagabonde des vacances. Elle eût de beaucoup préféré me voir servir la messe le matin, puis m'en aller passer tout mon temps dans la compagnie des prêtres, au presbytère. C'est dans cet esprit qu'elle m'avait empêché, à l'âge de dix ou onze ans, de continuer à passer un mois de vacances à Billiers. En 1898 ou 99, j'étais allé chez deux vieilles cousines, Perrine et Mélie Trémelot. Mélie avait une fille d'un an mon aînée, Marie. Elle est religieuse Augustine à Eux (Seine-Maritime) depuis 1927. Perrine était lingère au Château de Prières, habité par la famille Le Masne qui l'avait acheté à la liquidation des couvents, monastères volés par la Révolution. Mélie tenait une petite succursale de confection pour un commerçant de Muzillac et Marie allait à l'ouvroir. Elles habitaient une petite maison vétuste à toit de chaume, sombre et fraîche, tout près de l'église. On voyait souvent dans les familles de marins, à cette époque, des perroquets ou

des tourterelles; chez les cousines c'était une colombe toute blanche. Elle roucoulait toute la journée en saluant. Aussi, pour avoir la paix, on recouvrait sa cage d'un tablier. Elle croyait que c'était la nuit et elle se taisait. Les cousines nous la donnèrent. Elle était tout à fait apprivoisée et voletait dans la maison. Elle attaquait volontiers les chats à coups de bec et d'ailes. En général, ils se sauvaient, mais il s'en trouva un qui répondit par un coup de griffe. Excité par le sang, il la tua et la mangea. Elle devait être coriace, car elle avait au moins trente ans!

Chez mes cousines, je ne jouissais d'aucune liberté et je n'allais à la côte que le dimanche et en leur compagnie. J'y passais trois semaines. Une année, je vis ma mère déboucher sur la place. Elle était venue à pied de Questembert, par économie. Il y avait 16km. L'année suivante, elle me mit chez une autre cousine qui s'appelait Marie Lescop. Elle était mariée à un marin du commerce, Jean Olivier, de la race des cap-horniers. Il avait doublé quatorze fois le Cap Hom, fait naufrage trois fois, il portait des cicatrices dont une à la lèvre inférieure, souvenirs de rixes au couteau avec des marins anglais. Ils n'avaient eu qu'un fils, Auguste, qui périt en mer à dix-huit ans, comme novice à bord du "Maréchal Lannes", navire charbonnier qui faisait la ligne de Cardiff à Nantes. Depuis la naissance de ce fils, ma cousine était restée totalement impotente. Perpétuellement assise dans un fauteuil de paille près de la fenêtre qui donnait sur la mer, elle identifiait, des ses yeux de lynx, sans se tromper, tous les navires qui franchissaient l'horizon. "C'est un trois-mâts-barque ou carré, un brick ou un brick-goélette". Il passait tous les jours des voiliers et, de temps en temps, des goélettes charbonnières remontaient la Vilaine jusqu'à Redon et en rapportaient des poteaux de mine. Que c'était joli ! Là, je me trouvais heureux, j'avais un camarade, le fils du bedeau, Alexis Pivault, avec lequel j'allais au port, dans les canots des patrons-pêcheurs qui nous donnaient la chasse. Et puis il y avait l'ouvroir où une trentaine de filles, en général hardies et fortes en bouche, apprenaient les travaux d'aiguille, sous la direction d'une religieuse. L'année où mon cousin était là -car il avait pris sa retraite-, et où il vaquait à tous les travaux de la maison, cuisine -qu'il faisait très bien (je me souviens de ses ragoûts de berniques et de congre)-, lavage du plancher avec sa "bradouille", soins au cochon, etc ... , j'avais particulièrement apprécié mes vacances de poulain échappé et j'avais demandé à ma mère une prolongation. Chaque jour, pendant leur récréation, les filles de l'ouvroir passaient le fil de fer qui séparait les jardins et venaient à la maison. Elles attaquaient mon cousin avec leurs aiguilles pendant qu'il brassait la pâté du cochon. Ils se retournaient, les mains pleines de son délayé avec des patates et de l'herbe grasse de la Galienne (1) et leur en mettait sur la figure ou sur leur guimpe en chantant joyeusement. C'était une fuite éperdue dans les cris et les rires. Chaque soir, nous disions la prière en commun et le matin, je trouvais sur la table de nuit un "boujaron" (2) et... une barre de chocolat.

(1) - Petite île au milieu du chenal où on allait couper une herbe aqueuse et grasse qu'on hachait en petits morceaux pour la donner aux porcs.

(2) - Petit verre d'eau-de-vie.

Il y avait aussi à la maison tante Louise , deuxième femme d'un vieux tonton capitaine au long-cours, dont la soeur Isabelle avait épousé le frère de mon grand-père Chéno. Cette fille

de la mer ne s'habitua jamais à vivre à Questembert et mourut d'avoir quitté son bourg marin. Le vieil oncle, Jean Frottin, aimait beaucoup ma mère qu'il venait chercher à Questembert pour faire des séjours à Billiers, quand elle avait de dix à douze ans. Les Frottin étaient trois frères, tous capitaines au long-cours, seul l'oncle Jean mourut dans son lit: les deux autres périrent dans un naufrage. J'ai eu entre les mains une photo de Jean Frottin, en redingote, chapeau de cuir demi-haut-de-forme, pantalon à carreaux, la tenue du "seul maître à bord après Dieu". C'était la grande époque de la marine à voile et en bois. La vie à bord n'avait rien de commun avec celle des paquebots, cargos, pétroliers modernes, avec nourriture fine, salle de douches, cabinets de lecture. C'était le bourlanguage à bord de bateaux de 3 à 600 tonneaux, briquant toute les mers boréales ou australes autour du monde, en mangeant des fayots et du lard rance. C'était le temps des interminables traversées où l'on grimpeait dans les vergues pieds nus pour carguer les voiles dans les coups de chien. On en tombait parfois. Cela arriva à Jean Olivier qui, heureusement, tomba sur le pont mais aussi sur la tête, il en resta dur d'oreille. C'était le temps des histoires contées sur le gaillard d'avant pour occuper les loisirs des matelots, le temps où l'on fabriquait des bateaux en miniature; j'en ai vu qui sont précieusement conservés dans les familles. Le temps où Jean Olivier, débarqué à Nantes après trois ans d'absence, faisait escale chez nous, en passant, avant d'aller à Billiers, saoul comme toute la Pologne et fumant un brûle-gueule en terre, le fourneau tourné vers le sol, "à cause des embruns". Il demandait deux litres de cidre sur sa table de nuit, fumait couché, à la grande terreur de ma mère; je le vois encore se promenant en caleçon et gilet de flanelle rouge. Un dimanche, j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de fumer dans l'église. Il prit sa retraite à cinquante-cinq ans. Quand il allait à Muzillac percevoir sa pension (177 francs par trimestre), il revenait avec une cuite magistrale. Quand il rentrait dans cet état à la maison, ma cousine s'armait d'un long bâton et, pendant la prière, quand il répondait aux invocations par des insanités telles que : "tiens bon, matelot !" ou "pare à virer !" ou encore par des ronflements, il recevait un coup de bâton sur la tête. Il criait: "Ouaïe !" et me regardait en clignant de l'oeil. Je pouffais à mon tour et j'en recevais un, mais moins fort. Une voisine venait mettre ma cousine au lit et, le lendemain, le coupable dégrisé et penaud recevait un savon soigné. Ah ! Les bonnes vacances!

Mais une année, ma mère, venue me chercher, tomba sur l'essaim bruyant des filles de l'ouvrier, dont l'une, qui avait quinze ans et s'appelait Angèle, m'appelait "son petit bon-ami". Ma mère effarouchée et craignant pour ma vertu, ne me renvoya plus à Billiers ! Ma cousine mourut, le cousin Jean se remaria avec une brave femme qui vécut longtemps après lui. Il fit la pêche côtière comme matelot, s'abrutit de boisson et mourut à son tour. Pendant ce temps, je poursuivais mes études et je ne remis pas les pieds à Billiers avant 1925, année où, en souvenir de mes bonnes vacances, j'achetai, après la mort de ma mère, une maison que j'ai gardée vingt-cinq ans. Je l'ai bêtement vendue en 1950.

Tante Louise élevait un cochon qu'elle me confiait parfois pour le faire paître. Je m'amusais à faire galoper la malheureuse bête en lui cinglant les fesses avec un fouet fait de trois ficelles tressées. Heureusement qu'il trouvait en rentrant une bonne auge de pâtée de son et de pommes de terre écrasées avec de l'herbe de la Galienne. Quand il bousculait trop la

bonne vieille tante qui était âgée et borgne, elle l'apostropha d'une petite voix de tête en l'appelant "boc'h de cochon" (boc'h en breton signifie bouc). Ce qui prouve que le breton fut parlé autrefois à Billiers. Témoins les noms des rochers de la côte: le "Min guen", le "Roch toul", le "Bed unan" -la pierre blanche, la roche de trou, le lit d'un seul.

Un autre aspect de mes vacances était le séjour que je faisais à Pâques et aux grandes vacances chez mes deux vieilles tantes à Lorient et à Belz. C'étaient elles qui payaient mes études au Petit Séminaire, cela coûtait 300 francs par an. J'aimais beaucoup le séjour à Lorient, dans l'intérieur douillet de ma Tante que je comparais à notre pauvre maison de Questembert, froide et toujours enfumée. J'avais une chambre qui donnait sur le port de guerre, l'arsenal et les cales des constructions navales; et le matin, le soleil levant m'apportait le bruit des marteaux sur les coques de bateaux, les sonneries de clairon du 3e Dépôt, les appels des sirènes des remorqueurs. La cuisine de Mathurine était fine et variée, celle de Madame Delory plus encore. Il n'y avait que la liberté qui me manquait.

Je ne sortais qu'avec ma vénérable Tante; à pas comptés, nous allions à la messe chaque matin, tantôt à St-Louis, tantôt à la chapelle des Soeurs de Bon-Secours au bonnet tuyauté. Puis nous revenions déjeuner, ensuite nous allions faire les achats aux Halles, ce qui me plaisait toujours, et nous nous rendions vers dix heures chez madame Delory. L'après-midi, nous allions souvent au cimetière, sur la tombe de mon parrain, puis chez quelque vieille amie de ma Tante, madame Hauët (soeur de Mme Delory et belle-mère du député Lamy), madame Le Divèrès dont le fils abandonna ses études pour devenir barde ou druide en pays de Galles, madame Le Pontois, vieux petit saxe précieux et poudré. Quand nous arrivions chez madame Delory, on s'apprêtait à lever Louis. Avant sa toilette, on l'asseyait sur un seau hygiénique et tout le monde faisait silence. Il commençait par protester mais, peu à peu, se concentrait, encouragé par les onomatopées laxatives de son valet de chambre. Quand le résultat était obtenu, Louis se mettait à parler avec volubilité, puis on l'habillait et nous partions en landau à Ploemeur où la soeur cuisinière nous avait devancés depuis le matin. Nous y arrivions vers les onze heures et faisons une heure de musique avec la soeur pianiste, monsieur Facon, organiste de St-Louis, monsieur Comby, clarinettiste commissionné de la musique du 62e R.I. et monsieur Marius Guiol, professeur de violon. J'ai bénéficié ainsi d'une initiation à la musique qui m'a été très profitable, car j'y ai connu Faust, Mireille, Guillaume Tell, La Muette de Portici et quantité de morceaux de concert que je n'aurais jamais connus autrement. Une année, probablement 1906, madame Delory -qui aurait tout tenté au monde pour améliorer, sinon guérir, son malheureux fils-, avait fait venir et hébergé à Kervergan, un médecin russe; il arriva avec deux enfants et une gouvernante allemande, blonde et dodue, qui pouvait avoir dix-huit à vingt ans. Madame Delory donnant un dîner de gala, s'aperçut que nous allions être treize à table. Superstitieuse, elle m'envoya déjeuner avec la gouvernante et les enfants. Pendant tout le repas, j'essayai, sans succès, d'entrer en conversation avec la "fraülein". Mais je ne connaissais que quelques mots d'anglais qu'elle ne semblait pas comprendre. A la fin du repas, nous sortîmes dans le parc et comme il faisait chaud, nous assîmes sous une charmille. Nous continuions nos essais de conversation quand je vis sortir du château ma respectable tante, visiblement inquiète. Quand elle nous eût découverts, elle se mit à trotter vers nous. Je dis bien trotter, d'un trot

lourd (elle avait déjà plus de soixante-dix ans), je voyais ballotter ses bajoues tombantes. Et regardant, sans douceur, la pauvre "fraülein" bien innocente, elle m'arracha incontinent au voisinage maudit d'une belle fille .

- Louis prenait parfois, mais rarement, des colères furieuses, Sa presque cécité et sa maladresse l'empêchaient de faire du mal, mais il aurait pu s'en faire à lui-même. Un jour, en plein repas de gala -je vois encore sur la table les miroitement d'une précieuse cristallerie-, il donna des signes d'impatience en branlant la tête, balaya d'un revers de main tous les verres devant lui, se leva et se mit à tournoyer dans la salle, se heurtant à tous les angles, se faisant mal, ce qui augmentait sans doute son désarroi. Sa mère et sa soeur essayèrent en vain de le calmer. Les convives étaient mal à l'aise. Ce fut son fidèle domestique Joseph Le Fresne, qu'il aimait beaucoup, qui réussit à l'apaiser. On l'emmena faire une longue promenade à pied qui le rompit de fatigue et le jeta dans le sommeil.

Quand je déjeunais seul avec Louis, qui m'avait pris en affection parce que je commençais à jouer un peu de l'harmonium, nous faisons une longue promenade à pied, suivis par les deux ânes et le cheval "Minouchic". Nous sortions rarement en voiture. Nous rentrions vers quinze heures et à seize heures, avec le même cérémonial d'habillement, nous repartions pour Lorient. Ma tante me ramenait à l'église pour une prière ou un salut du Saint-Sacrement et la journée se terminait ainsi, pour recommencer identique le lendemain. La vie, pour moi, coulait douce, un peu molle, ce qui ne plaisait guère à ma rigide maman qui craignait toujours que je ne m'habitue à cette vie peu mortifiée .

Après trois semaines, je prenais le bateau pour Pen-Mané où m'attendait le courrier de Belz, Ange Le Quellec, avec son petit landau attelé d'un vieux bidet blanc. Nous passons par Riantec et Plouhinec et j'atterrissais à Belz, en principe pour une semaine, chez tante Eugénie Chéno. Elle était fille d'un gendarme originaire de Questembert, que le hasard avait fait affecter à Mendon. Elle tenait à Belz une épicerie et un bureau de tabac. Pour moi, c'était un changement de décor complet. Elle était petite, menue, avait une invraisemblable petite figure rose et une non moins invraisemblable petite voix. Chez elle, nul confort; vieille fille, elle fut préfète de la Congrégation pendant quarante-trois ans et y appliqua une discipline draconienne. Elle chassa de la Congrégation une jeune fille voisine et amie qui avait osé danser une ridée aux noces d'une camarade. Sa vieille bonne, Anaïs, ne savait pas un mot de français. Tout le monde ne parlait alors que le breton, et tous ceux qui venaient acheter du tabac à chiquer ou du "lard dous" (saindoux), la plupart du temps à crédit, se croyaient obligés de me faire un discours en breton auquel je ne comprenais rien. On me donnait pour compagnon de repas un marin-pêcheur, frère d'Anaïs, qu'on appelait Jean-Marie "Bras", qui m'apportait des petits maquereaux que tante Eugénie faisait frire pour mon déjeuner. Il prenait le café avec moi, se servait de larges rasades de rhum en s'esclaffant bruyamment pendant qu'il changeait sa chique de côté.

- Te voilà venu "vouar" la tantine Eugénie François ? Tu es venu avec le train?
- Un temps.- Tu es venu quand même." Et il buvait un grand coup en s'esclaffant.
- C'était assez monotone.

Tante Eugénie fit de la politique sans le savoir. Les élections au pays de Belz étaient l'occasion de luttes féroces. Les radicaux -on ne parlait guère de socialistes-, représentaient la gauche anticléricale et étaient soutenus par les fonctionnaires et notamment les instituteurs. Les modérés l'étaient par le clergé. Or, cette année-là (on était en plein combisme), s'affrontaient deux candidats dans la 3e circonscription de Lorient: un modéré, M. Guilloteaux, et un radical dont le nom est tombé dans les oubliettes de l'histoire.

Tante Eugénie, avec les intentions les plus pures du monde, fit de la corruption électorale. A tous les électeurs qui venaient acheter du tabac à carotte, elle disait:

- Tiens! Voilà un morceau en plus, mais tu voteras pour M. Guilloteaux.

Ce dernier fut élu. Quand un instituteur, fils d'une voisine, qui avait fait une campagne acharnée pour l'adversaire, demanda l'annulation des élections pour ce fait des bouts de tabac à carotte, la pauvre tante Eugénie, qui n'avait pas prévu ces développements d'un acte qu'elle avait, dans sa naïveté, considéré comme légitime et même méritoire, fut catastrophée. On lui montra des coupures de journaux où son nom figurait. Considérée par les uns comme une héroïne, par les autres comme une malhonnête, elle vécut dans des transes jusqu'à ce que M. Guilloteaux fut validé. Du coup, elle mit son bureau de tabac en location. Mais elle resta en butte à la malveillance officielle et la gendarmerie ne manqua pas de lui dresser moult procès-verbaux quand son chien "Bétune" était surpris sur la rue en période de rage, ou sans collier, ce qui lui arrivait souvent car il ne supportait pas, paraît-il, cet engin de servitude. Alors tante Eugénie pleurait en racontant ses malheurs à ses amis qui ne pouvaient quand même pas ne pas voir le côté comique de la chose, ce qu'au fond elle comprenait très bien. Elle avait aussi deux autres animaux, une chatte, "Sybille", et un serin, "Fifi". Elle faisait avec eux d'interminables colloques dont elle riait elle-même, car elle avait assez d'humour. Elle ne tolérait pas que je sorte autrement que pour aller à l'église, au presbytère ou chez un camarade, Alexandre Laurent, qui faisait avec moi ses études au Petit Séminaire de Ploermel (1), mais j'avais interdiction absolue d'aller du côté de la mer, au Lorois et à Saint-Cado. Un jour, je désobéis et suivis un camarade de mon âge qui faisait ses études au Petit Séminaire de Sainte-Anne. Son père était marin-pêcheur au Pont. Tante Eugénie l'apprit et me déclara tout net que je retournerais dès le lendemain chez ma mère, car elle ne voulait pas garder la responsabilité d'un imprudent. Je ne le regrettai pas trop, car le séjour à Belz n'était vraiment pas distrayant. J'ai revu ce camarade, qui s'appelait J-B. Bideau, une fois depuis: il s'occupe de jeunesse dans le diocèse d'Angoulême et on parle de lui comme d'un nouveau P. Brottier. Ces vacances tripartites (Questembert-Lorient-Belz) furent les miennes pendant toutes mes études. Billiers était définitivement rayé des contrôles.

*(1)- Laurent était un assez curieux bonhomme. Très original, il ne recherchait pas les jeux avec les camarades de son âge, mais passait ses vacances seul dans son jardin où il déclamait des tirades de Corneille et de Racine, voire même de Virgile. Passionné d'histoire, il avait toujours la première croix en cette matière, mais négligeait délibérément tout le reste. Il n'avait de penchant pour aucune carrière et aurait probablement passé sa vie en dilettante, soigné par sa mère et ses soeurs, quand la guerre donna à son cas une solution. Mobilisé*

*comme tout le monde, il fut affecté à un régiment d'infanterie coloniale et fut grièvement blessé par une grenade ennemie qui lui creva les deux yeux, lui enleva tous les doigts de la main droite, sauf une phalange du petit. Il se rétablit et, désormais pensionné, vécut tranquillement dans sa famille, reprenant sans efforts ses exercices de déclamation dans son jardin. Je suis allé le voir plusieurs fois et j'ai constaté avec étonnement que la guerre et son affreuse blessure avaient passé sur lui sans le marquer, c'était une sorte de parenthèse qu'il oubliait, pour se reporter avec joie au temps de nos études et rappeler les bons tours qu'il avait joués à notre malheureux professeur d'anglais. Il est mort vers 1930.*

En Octobre 1904, j'entrai en 4e. Le professeur titulaire, l'abbé Joseph Le Bayon, avait un certificat de licence à passer en Octobre, aussi nous commençâmes l'année scolaire avec un intérimaire, l'abbé Jean Guillaume, qui nous lisait beaucoup de contes. Il devint professeur de dessin à St-François-Xavier. Photographe artistique de haute valeur, il a laissé des collections de vues et notamment des marines magnifiques. Il finit par se faire Jésuite et s'en alla mourir à Madagascar.

Avec l'abbé Le Bayon, ce fut un tout autre genre. Intelligence supérieure, poète délicat, auteur dramatique en français et en breton, il fonda plus tard, à Sainte-Anne d'Auray, le théâtre Nicolazic où une troupe d'amateurs de Pluvigner connut, avec les oeuvres de l'abbé Bayon -dont le pseudonyme breton était "Job er Gléan" (Joseph l'Epée)- de très grands succès. L'abbé Bayon fit sa classe comme un cours de faculté, tant pis pour ceux qui ne suivaient pas le train. Il nous fit connaître et aimer Virgile dans les Géorgiques, quelques Eglogues, dont la quatrième, où l'on a voulu voir une sorte d'annonce du Christ, et de larges extraits de l'Enéide. Il a, comme Eugène Plantard, contribué fortement à ma formation littéraire. Il organisa, en 1905, une fête des jeux. En plus des compétitions sportives, il y eut un défilé dans lequel je figurais Virgile, en toge blanche, à côté de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, en habit noir, que représentait Ange Cordon, un charmant camarade, fils unique du chef de gare d'Antrain. Il devait se noyer deux ans plus en se baignant dans le Couesnon. Diogène Le Cynique était Auguste Corven de Kériado ; on avait utilisé le tonneau à roues qui servait au transport des déchets de cuisine, dûment récuré. Nous jouions des pièces composées par notre professeur et, parmi les acteurs, il me plaît de nommer le meilleur, Georges Drouet, dont la voix magnifique et le jeu intelligent l'imposèrent pour les rôles principaux. Il a fait une très belle guerre de 14-18, dans l'artillerie et en est revenu capitaine. Ordonné prêtre avec onze autres camarades, il est devenu le prêtre le plus remarquable du diocèse. Orateur et théologien de grande classe, s'exprimant avec facilité dans un impeccable français avec son timbre chaud et prenant, ne camouflant jamais la vérité, plutôt sévère, certains ont dit pessimiste, ce qui est faux, on regrette qu'un tel homme n'ait pas été élevé à l'épiscopat. Il aurait été un "Grand Evêque". Après de nombreuses années de professorat et de Direction des Oeuvres, il a été nommé Curé-Archiprêtre de Ploermel. Trahi par sa santé, il termine sa vie comme aumônier, à Vannes, d'une maison d'éducation de jeunes filles. Nous avons conservé des liens d'amitié profonde et il a été pour ma famille un soutien moral incomparable pendant que j'étais prisonnier de guerre (en 1940-1945).

Quand j'arrivai à Ploermel, l'as de la classe était un gars des bords de la Vilaine: Célestin Gauguet. Très bien doué comme intelligence et comme vigueur physique, trapu, brun, musclé, poilu, il frisait sa moustache à quinze ans et tenait sans effort la tête de la classe. A partir de la 4e, il commença à faire la mauvaise tête et ne travailla plus et, après notre 3e en 1906, il ne rentra pas au Petit Séminaire et entra dans la marine de commerce. Pendant deux ans, on n'entendit plus parler de lui. Un beau jour, je reçus une carte qui m'apprenait qu'il était entré dans une école apostolique des Pères Blancs d'Afrique à Saint-Laurent d'Olt (Aveyron). C'était une âme ardente, capable de folies comme d'héroïsme. Il fut tué à la guerre comme sergent de zouaves. Peut-être fut-ce une grâce pour lui? Je ne sais si son exemple avait déteint sur moi, mais mon année de 3e, si elle fut scolairement excellente, ne le fut pas comme discipline. Nous avions un surveillant de caractère emporté. S'il soupçonnait quelques murmures en étude, il bondissait de sa chaire et arpentait l'allée centrale d'un pas saccadé, bras croisés, mâchoires serrées, sa figure rouge virant au blanc verdâtre. Exactement le contraire de ce qu'il aurait fallu pour maintenir l'ordre. Un jour de coupe de cheveux, court devant et ras derrière, des facétieux répandirent sur le banc de la colle pour faire une farce à l'élève dont la sagesse ou l'apathie avait fait un préfet de congrégation. Cela se passait loin de moi. A l'éclat de rire qui salua les efforts du malheureux pour se décrocher, le surveillant tonna: "Orgebin ! Quatre heures d'arrêts ! Cinq-cent lignes !". Le maximum ! Révolté, je protestai tout haut. Il me mit à la porte et je ne rentrerais qu'avec un billet signé du Supérieur. Je n'étais pas fier. Il fallut cependant m'exécuter et le Grand Chanoine Dubot me remit ce billet contre un sermon plein de menaces. Mon bulletin trimestriel, excellent pour les résultats du travail, porta: "A montré des tendances à l'indiscipline et à l'insubordination". Ma mère pleura, sans tenir compte des places de premier en composition ! A distance, on ne peut que juger maladroite cette conception de la discipline qui aboutit à faire des "saintes-nitouches" ou des révoltés!

J'entrai, à l'automne 1905, en 3e avec l'abbé Corric, remarquable grammairien dont l'autorité en la matière était reconnue même des professeurs de l'enseignement public. En fin d'année, je m'adjugeai presque tous les prix. Ma tante Guénégo jubilait et le racontait à tout le monde. Ma mère, secrètement fière, dissimulait sa joie par humilité, en disant qu'il fallait rapporter tous ces succès au Seigneur. Elle ne manquait pas une occasion de me rabaisser. Peut-être a-t-elle eu raison? Je n'en suis pas tout-à-fait sûr, car j'ai bien souvent échoué par manque de confiance en moi.

Je lui fis cependant une bien grande peine aux vacances de Pâques. Mon voisin d'études avait une cousine un peu plus jeune que nous, c'était une petite brune avec les sourcils en auvent, qui se prénomait Marguerite. La mère de mon camarade venait, avec la mienne, les jours de sortie et nous allions ensemble déjeuner puis nous promener sur le bord de l'étang, avec la petite cousine. Je fis part un jour à mon voisin de ma sympathie pour Marguerite, peut-être avons-nous échangé un clin d'oeil ou une pression de mains? Il me répondit que ma sympathie était partagée. Alors il devint le facteur. J'eus l'imprudence de conserver dans une poche un billet doux de Marguerite. Ma mère fit venir le complet pour le nettoyer et trouva le poulet !!! Catastrophe ! Le soir, en rentrant d'une promenade avec l'abbé Plantard, je trouvai ma mère effondrée sur la pierre du foyer, éplorée comme une

"Mater Dolorosa". Je lui en demandai la raison. Elle me montra le papier et me dit avec des sanglots dans la voix:

- Tu me feras mourir de chagrin.

J'avais compris, je me défendis mal, mais inutile de dire que toutes relations furent rompues avec la famille de mon camarade et que je ne revis plus jamais Marguerite. L'allais avoir seize ans. Un portrait agrandi de cette époque donne un garçon au visage ouvert, ressemblant à mon père, avec le regard de ma mère. En somme, un garçon aux traits réguliers, ni beau, ni laid.

L'année de ma seconde allait être une année mouvementée. Nous étions en plein combisme. C'était l'époque des inventaires, des expulsions de religieux, des fermetures de leurs écoles, mettant clergé et familles dans de cruels embarras. C'était l'ignoble époque de la toute-puissance de la Maçonnerie qui mobilisait l'armée pour ses sales besognes. Le jour de l'inventaire de l'Eglise de Ploermel, nous sortîmes par le portail du parc donnant sur la rue de la Gare et, en colonne par quatre, en sabots, nous montâmes vers l'église. Toutes les rues étaient barrées par des unités du 1<sup>er</sup> 16<sup>e</sup> d'Infanterie en garnison à Vannes, qui devait être mon régiment de guerre. Les officiers, pour la plupart catholiques, nous demandèrent de ne pas chercher à forcer les barrages. Nous ne l'aurions d'ailleurs pas pu. L'inventaire fut vite expédié et, après avoir crié notre rage et notre mépris, nous revînmes au Petit Séminaire.

Pendant la même période, nous étions un jour en promenade sur la route de Josselin, quand nous vîmes arriver une troupe à cheval. C'était un peloton de gendarmes qui revenaient de fermer l'école des religieuses de Guégon. Nous nous mîmes à le huer vigoureusement, ce qui nous valut, de la part du sous-officier qui commandait et qui était le commandant de la brigade de Questembert, un discours où il nous qualifia d'école de l'anarchie, ajoutant qu'en arrêtant nos meneurs, il ne ferait que son devoir le plus strict. Nous les suivîmes à cent mètres, en chantant, et au bas d'une côte, notre surveillant, l'abbé Isidore Aubry -mort en 1958 chanoine honoraire, recteur de Limerzel-, nous arrêta pour les laisser rentrer. Une formidable huée s'éleva. Alors, on vit le peloton faire demi-tour et nous charger au galop. Nous nous nous égaillâmes dans un champ. Mais ils arrêtèrent l'abbé Aubry et deux élèves qui leur avaient paru les plus âgés: Pierre Le Bigot et Célestin Gauget. Les prisonniers marchaient en tête, encadrés, suivis du peloton de gendarmes. Nous suivions silencieux, en colonne par trois. Et les Ploermelais ébahis purent voir défiler ce cortège inattendu dans leurs rues jusqu'au tribunal. L'abbé Aubry fut relâché mais les deux élèves, bien que mineurs, furent gardés à vue pendant quelques jours au cours desquels les dames de Ploermel les comblèrent de friandises. C'était un témoignage de la tension qui existait.

Le professeur de seconde était un petit homme, borgne, bardé de diplômes; on le disait titulaire de quatre licences dont théologie, histoire et grammaire et il faisait un cours très intéressant, vu son érudition, mais n'obligeait personne à l'écouter, si bien que la moitié de la classe, celle qui se trouvait du côté de son oeil absent, pouvait s'occuper à tout autre chose qu'à la leçon; il ne voulait pas s'en apercevoir. Il lui suffisait d'avoir capté l'attention d'un ou deux élèves et il faisait son cours pour eux. Ce pauvre abbé eut une triste fin.

Nommé supérieur d'un petit collège de Faouët, il perdit la tête, se livra à des excentricités au cours d'une procession, se promena sur le toit des wagons d'un petit train. On dut l'interner à Dinan où il mourut. L'année 1906 vit aussi l'inventaire et la fermeture du Petit Séminaire.

Au moment du départ en vacances de Noël, le supérieur nous avisa que nous ne rentrerions plus aux Carmes après les vacances. Et ce fut la cérémonie poignante des adieux. Nous chantâmes le cantique "Jusqu'au dernier soir" avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la gorge! Nous aimions notre maison des Carmes, avec son cloître qui renfermait le tombeau de Philippe de Montauban, entouré de camélias, la chapelle blanche toute neuve. Nous regrettions nos promenades au bord de l'étang du Duc, notre vie de famille avec son cadre accoutumé. Que serait l'avenir? Le Petit Séminaire de Sainte-Anne était comme nous, fermé, mais alors que celui de Ploërmel fut dévolu par une majorité sectaire au Conseil Général, celui de Sainte-Anne fut sauvé grâce, dit-on, au célèbre Job Le Pévédic, conseiller général et député, et fonctionne toujours dans les mêmes bâtiments.

Au Petit Séminaire de Ploërmel, j'ai découvert le beau chant d'église sous la forme des chorals de J.-S. Bach et des lamentations de Jérémie. Je me rappelle avoir été littéralement transporté en entendant ces chorals extraits des Passions ou des Oratorios du grand musicien et transformés en cantiques dont les abbés Le Dorz, Le Floch et Le Bayon avaient écrit les paroles. J'avais senti que la beauté idéale du chant religieux résidait là. Et je ne suis pas près de professer le contraire, soixante années après, malgré toutes les innovations.

Les lamentations de Jérémie, que j'entendais aussi pour la première fois, m'emballèrent et par la sauvage beauté de la poésie biblique et par la mélodie si expressive et si priante du plain-chant de Rennes, malheureusement écartée par les Bénédictiones de Solesmes, et remplacée par une insipide mélodie qui, non seulement ne m'émeut pas, mais m'agace au lieu que la précédente m'envoûtait tout entier. J'entends encore l'abbé Corric, qui avait une belle voix de ténor, chanter le verset "Les chacals du désert ont tendu leur mamelle à leurs petits et la fille de mon peuple est restée cruelle comme l'autruche dans le désert". O plain-chant dit impur, que de beauté on a sacrifiée en ton nom!

Monseigneur Gouraud, évêque de Vannes, fit face avec rapidité. Il demanda au Grand Collège de Jésuites de Vannes -Saint-François Xavier- de nous recueillir et, dès les premiers jours de Janvier 1907, les deux petits séminaires réunis sous le nom de "Section Saint-Joseph", entraient dans les célèbres locaux et les études reprenaient sans à-coup. Il y eut mélange dans les classes et mon professeur de seconde se trouva être l'abbé Guillouzic de Sainte-Anne, avec lequel je m'entendis très bien. La fusion, malgré quelques heurts entre gallos et bretonnants, se fit assez facilement et j'ai noué là quelques amitiés précieuses qui se concrétisent chaque année par une réunion de classe où les vides, hélas! se font toujours plus nombreux. Nous restons une demi-douzaine, tous septuagénaires.

J'aurais voulu m'évader du cycle latin-grec pour celui de latin-langues, ou mieux, mener les deux de front pour passer à la fois les épreuves des deux baccalauréats. Il suffisait d'apprendre une langue secondaire. Je demandai à tante Guénégo de me permettre de

suivre les cours d'allemand avec la section de Saint-François Xavier. Elle me l'accorda et je suivis pendant un trimestre le cours de l'abbé Lévêque, actuellement chanoine au Chapitre de la cathédrale. Mais ma tante et ma mère subodorèrent là un moyen détourné pour quitter la route du sacerdoce et, à la rentrée d'Octobre, je n'eus plus la permission de suivre les cours d'allemand.

J'entrai en première, le professeur était l'abbé Le Roux, cheveux raides en brosse, faciès hâve et maigre de tuberculeux, portant manchettes de celluloïd et col romain. Ce fut un professeur efficace. Nous nous présentâmes 24 à la première partie du baccalauréat en 1908 et nous fumes 23 reçus. J'avais seul la mention "bien" et j'avais raté la mention "très bien" à quelques points près. Le jury d'examen en avait discuté. Il fallait avoir 70 points de plus que la moyenne et j'en avais 62. Comme j'étais assez mal noté au point de vue discipline et conduite, les félicitations du supérieur, le chanoine Lemonnier, quand il vint en classe annoncer les résultats et donner les notes, furent-elles à mon égard, glaciales. Nous avions l'impression d'avoir été reçus à Saint-François Xavier en parents pauvres. Un jour, le supérieur nous annonça que nos vacances de Pâques se termineraient le samedi suivant la Quasi-Modo, alors que la section Saint-François Xavier ne rentrait que le lundi. Nous fimes un chahut à la salle des fêtes. Le supérieur nous dit d'un ton mélodramatique : "Mes enfants, vous êtes des ingrats". Nous étions très mal nourris. Il est vrai que nous ne payions qu'une pension modique. On nous interdit ensuite la salle de gymnastique, ce qui occasionna une bagarre à la porte de la salle, dans laquelle je me jetai allègrement. Nous appelions nos condisciples de Saint-François Xavier, qui portaient l'uniforme et la casquette, les "Aristos", eux nous appelaient les "Jean-Marie". C'était le nom générique des garçons de réfectoire. Je ressentais profondément cette discrimination raciale, j'en souffris et ce fut une des raisons pour lesquelles je demandai à suivre les cours d'allemand. Je n'ai jamais pu me défaire de ce complexe d'infériorité. Ma mère, par son humilité, y a une responsabilité. Sa forte personnalité m'a incliné dans ce sens, qui lui faisait reconnaître comme normales des supériorités tenant à la situation sociale, aussi théoriques qu'injustifiées et j'ai dû prendre sur moi, souvent, pour rétablir des équivalences ou renverser les supériorités, en me rappelant que le nom ou la fortune ne sont pas tout dans la valeur d'un homme.

Et ce furent les grandes vacances. Tante de Lorient, fière de mes succès, racontait à tout le monde que j'avais été reçu premier au baccalauréat, et l'intendant de madame Delory, qui avait peut-être une idée derrière la tête à mon égard, dit:

- Eh bien! Que va-t-on faire de ce grand garçon?

Ma Tante sentit le vent et coupa court en répondant:

- Il a bien le temps d'y songer!

C'est que son plan et celui de ma sainte mère était arrêté: je devais être prêtre, comme mon parrain. On trouvait normal -Eh bien! mon Dieu, ça se défendait- d'orienter vers le sacerdoce les sujets paraissant valables, mais pauvres, c'était mon cas, et incapables de financer des études en faculté. J'en ai connu de ces vocations forcées ! Heureux ceux qui ont pu à temps changer leur direction et qui sont devenus dans le laïcat des chrétiens éclairés, alors qu'ils

auraient peut-être été des prêtres médiocres ou malheureux. J'entrai en Philosophie en Octobre 1908. Le professeur, l'abbé Colmou, était un prêtre fin et distingué qui vit toujours, il a dépassé 90 ans, et reste encore alerte et lucide. Il fait partie du vénérable Chapitre de la cathédrale. Le professeur de sciences était le joyeux abbé Chérel, que personne ne pouvait prendre au sérieux, pas même lui ; il prisait abominablement et agitait d'immenses mouchoirs rouges à pois, pendant qu'il tentait de nous faire une démonstration au tableau. Je pense maintenant qu'il faisait son cours sans conviction. En tout cas, je dois avouer que je n'ai jamais compris une seule de ses démonstrations, ni pu faire un seul problème de physique, de chimie ou d'algèbre. Mon esprit léger s'accommodait mal des théories philosophiques et des spéculations scientifiques. Cela ne m'intéressait pas et le brillant sujet que j'étais en littérature s'effondra au-dessous de la moyenne de la classe. Je ne travaillais pas et même en histoire et en instruction religieuse, je me contentais de places fort modestes. Ma crise s'annonçait, de loin, inconsciemment je refusais d'entrer dans le moule. Je m'intéressais davantage à la musique. Le maître de chapelle de Saint-François était un vieux monsieur nommé M. Frémont. (Son fils lui a succédé et un de ses petits-fils est actuellement maître de chapelle de l'église Saint-Pie X, où je remplis, tant bien que mal, les fonctions d'organiste.) Il avait suivi les cours de la fameuse école d'orgue Niedermayer : il y avait eu comme condisciples les grands organistes Widor, Gigout, Vierne, qui ont eux-mêmes formés les Dupré, Bonnet, Guilmant, qui sont des célébrités mondiales de l'orgue. Il avait connu César Franck, Boëllmann, tous les grands noms de la musique sacrée. A l'âge d'or du collège, on montait des concerts spirituels et des messes à grand orchestre. En 1907, le "Minuit Chrétiens" fut chanté par un ancien du collège, monsieur Barral de Rennes, avec orchestre complet, piano et orgue. Puis ce fut une messe de Mozart. L'abbé Pirio, qui restait notre maître de chapelle assurait la partition d'orgue. J'étais chargé de tourner les pages. Monsieur Frémont montait aussi des opéras comiques; à la fête du supérieur, en 1908, ce fut la "Jeanne d'Arc" de Gounod, en 1909, "Joseph" de Méhul. Les grands rôles étaient tenus par des anciens élèves, les petits par des élèves de la section Saint-François; nous, les petits séminaristes, jouions les utilités en fournissant les choeurs. Bref, nous étions toujours remis à notre place.

La réunion des deux petits séminaires avait permis de reconstituer une fanfare honorable! Le père Frémont était ravi. Nous jouions des pas redoublés, des fantaisies. J'y tenais le pupitre de la première clarinette. Monsieur Frémont aurait voulu nous emmener de temps en temps à la Rabine où la musique du 116e, dirigée par le chef de musique, le capitaine Bonalet, donnait de très beaux concerts. Mais cela lui fut toujours refusé. Cette fanfare fut combattue par l'abbé Pirio qui aurait voulu, disait-il, voir "le dernier piston rendre le dernier soupir". La section Saint-Joseph ne tarda pas à quitter Saint-François pour monter à Calmont-Haut, ce qui entraîna la mort de la fanfare.

J'avais, comme confesseur et directeur de conscience, le minuscule abbé P. Le Mitouard ; originaire de Bourg-Paul-Muzillac, il affectionnait les gars de la région. J'allais chez lui en principe pour recevoir ses conseils et étudier mes projets d'avenir, mais nos entrevues se bornaient à parler de Questembert, paroisse dont il mourut curé et à laquelle il s'intéressait

déjà. Il y a laissé un bon souvenir. Nous l'avions surnommé P.L.M. (ses initiales) ou Napoléon, car malgré sa taille exiguë, il prenait des attitudes impériales, la main passée entre les boutons de son manteau. Professeur d'histoire, il commençait solennellement l'exposé de la période napoléonienne par des paroles rituelles: "Nous allons aborder aujourd'hui l'étude d'un grand règne". J'étais toujours premier en composition trimestrielle d'histoire et j'ai l'impression qu'un certain favoritisme y avait sa part, car je n'étais pas transcendant. J'ai été fortifié dans cette opinion le jour où, ayant demandé à l'abbé Plantard, recteur de Pénerf: "Croyez-vous que l'abbé Le Mitouard lisait toutes nos compositions ?" Il me répondit sans hésiter: "Bien sûr que non". J'ai conservé de lui le souvenir d'un très petit homme. J'étais, à cette époque de ma vie, à l'âge crucial de dix-huit ans, un peu et même beaucoup à la dérive. Le fait suivant va le prouver. Je faillis être renvoyé du collège. L'abbé Le Mitouard me sauva. Voici l'histoire :

Au cours d'une séance de prestidigitation, l'opérateur, après les coups classiques du chapeau dont il sortait des douzaines de mouchoirs multicolores et des cartes escamotées, fit circuler des enveloppes nous invitant à y insérer une question. On cachetait l'enveloppe et il se faisait fort de la lire et d'y répondre sans l'ouvrir. Dans le groupe où je me trouvais, nous cherchâmes une question saugrenue à poser et ce fut ma proposition qui prévalut : "Dois-je me marier un jour ? Sera-t-elle brune ou blonde ?". Et je remis mon enveloppe. Le prestidigitateur prenait une enveloppe entre ses doigts, énonçait une question fictive, ouvrait l'enveloppe, soit-disant pour vérifier, en réalité pour y lire la deuxième, y répondre et ainsi de suite. Quand il arriva à la mienne, il l'énonça d'une voix éclatante et répondit:

- Oui, Monsieur, et elle sera brune!

Ce qui s'avéra faux, puisque ma femme Charlotte était blonde au point que, dans ma famille, on l'appelait Cérés, déesse des moissons. Les applaudissements crépitèrent dans mon coin et l'un de mes voisins, un Pontivyen, me dit à haute voix :

- Je t'en trouverai une à Pontivy !

Tout cela ne dépassait pas les limites d'une plaisanterie d'adolescents, peut-être tourmentés inconsciemment par l'éveil des sens, et fut oublié dès la fin de la séance. La vie continuait quand un dimanche, après la messe de neuf heures, le surveillant, un petit matheux lorientais névrosé, vint vers moi dans la cour et me dit:

- Monsieur le Supérieur vous demande.

J'y allai sans appréhension, ne me doutant pas le moins du monde de quoi il s'agissait. J'étais plutôt bien vu du supérieur qui avait été le collègue, à Saint-Louis de Lorient, de l'abbé Terrien qui m'avait recommandé à lui. Mais quand j'entrai dans sa chambre, ce n'était plus la bienveillance, mais une colère furieuse qui animait l'étroit visage du long chanoine Lemonnier. Il me montra d'un doigt irrité une lettre ouverte sur le coin de son bureau en disant:

Lisez ! Reconnaissez-vous cela ?

Je lus, c'était une lettre de mon pontivyen à l'un de ses compatriotes lui annonçant la visite de ses parents à la prochaine sortie et il y avait un petit post-scriptum: "J'ai promis à Orgebin de lui chercher une femme à Pontivy". Ce fut un déluge de reproches: "Des ordures dans une maison comme la nôtre, brebis galeuse dans un milieu destiné au sacerdoce! Que signifie ? Expliquez-vous !". Je le vois encore, immense devant moi, lunettes fulgurantes, bras croisés, justicier impitoyable foudroyant le coupable effondré. Je lui racontai humblement la scène de la séance de prestidigitation, le peu d'importance que j'avais attaché à la question posée. Il ne parut pas convaincu et me congédia par ces mots:

-Allez au dortoir, préparez vos bagages pour quitter cette maison. Le Conseil de Discipline va se réunir pour statuer sur votre cas. Je crois qu'il évoqua aussi le chagrin de ma Tante et de ma mère. Il n'avait pas besoin de le faire. Je sortis assommé. Dans le couloir je croisai l'abbé Le Mitouard qui répondit froidement à mon salut, alors qu'en temps ordinaire, il m'eût arrêté pour une causette. Je fis mes bagages et rejoignis l'étude, désespéré en songeant que, chassé à deux mois du bachot de philo -et pour quel motif! - mes pauvres maman et tante allaient être désespérées. Pendant l'étude du soir, je fus appelé chez l'abbé Le Mitouard qui m'annonça que, par trois voix contre deux, j'avais été maintenu. Cet incident, qui aurait dû éveiller mon attention sur mon problème personnel, ne provoqua chez lui nulle curiosité. Je poussai un soupir de soulagement, tout en regrettant une fois de plus que ma mère se soit farouchement opposée, toujours pour la même raison, à ce que je fisse mes études à Saint-Louis de Lorient, comme externe. Ma Tante l'avait plusieurs fois proposé. Ma vie en aurait été probablement orientée autrement. Eût-ce été un bien? Dieu seul le sait, il conduit notre vie et il est raisonnable de s'y abandonner avec un fatalisme confiant (1).

En fin de trimestre, nous fûmes envoyés à la propriété de Pen Boc'h, près d'Arradon, pour y faire une retraite de fin d'études. Pen Boc'h est une magnifique propriété située sur l'Anse d'Arradon :un grand parc planté d'arbustes exotiques, de chênes séculaires, de massifs de rhododendrons; de vastes pelouses entourant une vaste maison qui permet de recevoir les élèves une fois par semaine au trimestre d'été; une jolie chapelle perdue dans les bosquets et, surtout, une corniche bordant la plage et d'où l'on découvre l'île d'Arz, l'île aux Moines et de nombreux îlots. Ce paysage de rêve était animé par le passage des sinagots aux voiles rouges et des vapeurs du golfe. La retraite durait cinq jours par un temps idéal. Le prédicateur était un Monseigneur qui nous avait déjà prêché une retraite de rentrée trois ans auparavant. Il nous avait fortement remué par ses procédés oratoires un peu mélodramatiques. Tantôt nous terrorisant par ses apostrophes tonnantes: "Mes enfants, vos parents ne vous connaissent pas !", ce qui est souvent vrai! Tantôt nous amenant pantelants aux pieds de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, pour laquelle il semblait avoir une dévotion communicative. Mais les mêmes méthodes ne réussissent pas deux fois. Je n'avais plus 16 ans mais 19, et il nous aurait fallu quelque chose de plus concret, de plus profond, faire appel à notre raison, nous mettre froidement en face des options essentielles, impartialement, clairement. Nous étions au grand carrefour de la vie, il allait falloir prendre une décision, celle qui engagerait l'avenir. Pour les jeunes comme moi, qui n'avais plus de

père pour me guider, pas de situation à portée de la main, n'y avait-il pas d'autre issue que le sacerdoce? On ne nous mit pas en mesure d'examiner des directions différentes et ce fut la retraite banale, avec les homélies théologiques et les pseudo-méditations. Je ne la pris pas au sérieux. J'allais, avec mes camarades, fumer derrière l'oratoire de la Vierge, où nous étions censés aller prier, je rêvassais de longs moments devant la mer qui me paraissait mystérieuse comme mon avenir, appuyé sur le mur recouvert de dalles d'ardoise où, bien entendu, suivant la tradition, je gravai mon nom. Nous allions aussi à la ferme où nous pouvions nous procurer à bon compte des fraises et de la crème. Pour comble, le prédicateur nous hérissa en marquant une prédilection évidente pour les élèves de Saint-François Xavier, d'un milieu sensiblement supérieur au nôtre. Il passait les récréations avec eux et je le vis un jour, le bras passé sous celui d'un descendant d'illustre lignée, les Rohan,

(1) - *A notre arrivée à Saint-François, l'abbé Le Mitouard devint directeur de la section Saint-Joseph et fut remplacé comme préfet de discipline par l'abbé Alfred Magré. C'était une sorte d'ogre, énorme, dur, intransigeant, sans nuances, sans autre psychologie que celle de la rigueur brutale. Les arrêts et les lignes pleuvaient à la moindre incartade. Je les encourus unjour en entrant à la chapelle, pour avoir dit un mot à un camarade. Nous le détestions et je crois qu'il n'en était pas fâché. Un plaisantin écrivit un jour sur sa porte les vers de Dante sur la porte des Enfers: "Voi qui intrate, lasciatc ogni speranza". Il n'a pas réussi davantage dans le ministère et se mit ses paroissiens à dos. Il est inhumé à Billiers, son pays natal. qui, le soir, sonnait de la trompe de chasse au bout de la jetée. Le son, sur la mer lisse, se propageait sans obstacles et allait se briser sur les îlots qui nous le renvoyaient en échos affaiblis. Le prédicateur nous reçut individuellement et joua au prophète. "Dieu ne veut pas de vous !" me dit-il une première fois. Je ne me rappelle plus si cela m'apporta soulagement ou perplexité. Puis, à une autre entrevue: "Dieu vous appelle". Il le dit à presque tous mes camarades, décidant ainsi d'une orientation qui, pour plusieurs, devait se révéler fausse. Nous rentrâmes au collège où la préparation du baccalauréat nous absorba. Je fus recalé, ce qui n'était pas surprenant après la médiocre année de philosophie que je venais de faire, en pleine crise morale, tiraillé entre de multiples désirs et influences. Je fus heureusement reçu en Octobre avec la mention "assez bien".*

Quand je songe, et j'y ai réfléchi bien des fois depuis, à la légèreté avec laquelle on faisait étudier à un jeune homme l'orientation à donner à sa vie, au peu de souci qu'on avait de démêler ses goûts, ses tendances, ses aptitudes, son tempérament, ses réactions, au manque total d'objectivité et d'impartialité qu'on apportait à éclairer et conseiller une jeune âme inquiète, au défaut de psychologie qui empêchait de discerner les courants profonds des émotions et mouvements de surface, à cet aveugle respect de la filière Petit Séminaire-Grand Séminaire- état sacerdotal, en se disant que les obligations de cet état et le costume suffiraient à conjurer les écarts, je ne puis m'empêcher de penser aux lourdes responsabilités que prenaient certains directeurs de conscience, en laissant s'engager ainsi des jeunes gens malléables, dont le tempérament pouvait se cabrer un jour et provoquer

des scandales! Je fis ainsi, dans des sentiers qui n'étaient pas les miens, une expérience pénible, mais qui, dans l'ensemble de ma vie, me fut bénéfique.

En Mars 1911, je passai le Conseil de Révision. J'étais très en forme, j'avais fait beaucoup de gymnastique aux agrès. J'étais bien développé et le Commandant Guillemin (1), maire de Questembert, me complimenta sur mes biceps et mes pectoraux. Sous la toise, je mesurais 1,67m et sur la bascule, je pesais 66kg, dans le plus simple appareil. "Bon pour le service", et le gendarme inscrivit: "Teint pâle, nez droit, visage ovale, constitution très forte". Il exagérait un peu mais enfin, j'étais loin d'être malingre. Je me mis ensuite à préparer mon brevet d'aptitude militaire que je passai brillamment en Juin, à la caserne de la Bourdonnaye. Ce brevet donnait la faculté de choisir son régiment. Je choisis le 116e à Vannes, pour plaire à ma mère, malgré mon désir d'aller dans l'Est dont m'avait parlé avec enthousiasme mon ami Joseph Havart (mort en 1962, chanoine honoraire, recteur de Saint-Martin-sur-Oust.) , qui avait servi au 154e d'Infanterie au Fort du Camp-des-Romains, près de Saint-Mihiel.

*(1) - Le Commandant Guillemin était un très grand bonhomme. Il avait pris sa retraite à trente ans de service pour se consacrer à son pays natal. Descendant de la famille Grayo de Keravenant, dont un ancêtre, l'abbé Grayo de Keravenant avait marié Danton clandestinement, ils avaient un manoir qu'il rebâtit. Il avait épousé Suzanne de Grainville, une Normande, admirable femme, et devint avec elle le grand bienfaiteur du pays. Bientôt maire, conseiller général, il s'imposa partout par son intelligence et son activité; bienveillant et accueillant, il eut certainement joué un rôle de premier plan dans le département si, en 1913, une congestion pulmonaire ne l'eût pas brutalement enlevé. Sa femme continua son oeuvre sur le terrain social et religieux. Elle mourut dans un âge avancé, plus payée d'ingratitude que de reconnaissance. De jeunes "démocrates" M.R.P. allèrent, un soir d'élections, manifester anonymement sous ses fenêtres. Elle était soi-disant réactionnaire, ce n'était qu'une vraie chrétienne.*

Je fus incorporé le 11 septembre à la caserne des Trente, à la 12<sup>o</sup> compagnie, Capitaine Broussay. Mon caporal d'escouade, un finisrérien, rengagé, nous menait la vie dure. L'homme de chambre balayait jusqu'à dix fois la carrée avant l'appel du soir. Il m'arriva de broser le râtelier d'armes douze fois de suite. Il restait toujours une poussière ! La vie de chambrée me surprit un peu par sa grossièreté, puis m'amusa. C'étaient de si braves types! L'un d'eux, chaudronnier en cuivre de Saint-Nazaire, un autre, charpentier en fer, un troisième, violoniste tzigane -qui arriva à la caserne en complet beige clair, son violon sous le bras- étaient les types les plus marquants de la chambrée. Il y avait aussi un petit paysan nantais qui zézayait et rouspétait sans cesse d'une petite voix de fausset. Il avait le don de porter sur les nerfs du chaudronnier qui était grand et qui, par ses bourrades et ses invectives, le faisait tourner en bourrique. Ce chaudronnier, communiste avant la lettre, me marquait beaucoup de sympathie. Quand il avait bu un coup, il s'épanchait avec moi -nous étions voisins de lit. Un soir, en se couchant, éméché, il avait heurté de la tête son pied de châlît et saignait abondamment. Il déclara qu'il en avait "plein le pot", que "ça ne pouvait plus durer" et qu' "il allait se suicider en se jetant par la fenêtre". Nous étions au troisième

étage. Je restai près de lui, essayant de le raisonner et il finit par s'endormir. Le lendemain matin, quand je lui demandai si ça allait mieux, en lui rappelant ses imprécations et ses larmes, il me répondit, goguenard:

- Penses-tu! C'était le vin blanc qui me sortait par les yeux!

Je regrettai ma sollicitude.

Je quittai bientôt l'escouade pour le peloton des élèves caporaux où je me liai avec un bon camarade, Constant Marbeuf, de très petite taille, mais fort bien découpé. Fils de gendarme, il projetait de faire sa carrière militaire. Il fut tué à la bataille de la Marne. Je retrouvai aussi un condisciple de ma classe de collège, Jean-Marie Le Strat. Celui-ci fut très grièvement blessé en Champagne ; inapte à faire campagne, il ne revint plus au front. Il est mort secrétaire de mairie de Melrand. Notre peloton fut commandé par le lieutenant Limozin, excellent officier qui fut tué à Tahure, en Champagne, le 25 Septembre 1915. Il tomba près du Colonel Bourguet dont il était l'adjoint et qui fut tué lui-même. Nous trimions dur au peloton: maniement d'armes, ordre serré, exercices physiques, théories, armement, service en campagne, marches militaires -toujours un peu plus chargés que les autres-, tirs au Polygone ou au camp de Meucon, avec cuisine par escouade, feu allumé entre deux pierres à l'aide du fagotin que nous portions sur le sac, patates réchauffées et boîte de singe. Il n'y avait pas de cuisines roulantes à cette époque et le menu était toujours simple et arrosé avec l'eau du bidon. Je sortis 3e du peloton et fut nommé Caporal le 2 Février 1912. Le sergent-major de la compagnie m'embaucha aussitôt comme caporal-adjoint au fourrier. Il était grincheux et inquiet. Il commença par m'apprendre à écrire et à chiffrer. Je dus faire des bâtons, des lettres avec pleins et déliés, des chiffres, jusqu'à ce qu'il me jugeât digne de tenir les sacro-saints cahiers d'ordinaire et d'habillement.

Nous participâmes, cette année-là, aux grandes manoeuvres du Centre. Les deux partis étaient commandés, l'un par le célèbre Général Galliéni, l'autre par le Général de Cavalerie Marion. L'ensemble était dirigé par un glorieux soldat de 1870, le Général Pau, qui avait perdu une main comme sous-lieutenant à Gravelotte. Nous fûmes transportés par chemin-de-fer jusqu'en Vendée et nous gagnâmes à pied la zone d'opérations qui se trouvait en Touraine et dans la Vienne. Je me souviens encore de ces cantonnements : Le Longeron, Notre-Dame d'Or, Saint-Laurent-sur-Sèvres, Port-de-Piles, Noirterre où je goûtai pour la première fois au fromage de chèvre "le Chabichou". Dans cette vie en campagne, je m'épanouissais pleinement, je sentais à fond la joie d'être jeune, vigoureux et de vivre. Je voyais avec ravissement des tableaux de Detaille et de Meissonnier, mais en chair, en os et en acier. Des régiments de cavalerie, dragons, chasseurs, hussards, cuirassiers aux uniformes bleus et rouges éclairaient au galop les colonnes d'infanterie et d'artillerie qui soulevaient des flots de poussière dans les vastes plaines. Des batteries d'artillerie aux uniformes sombres prenaient position, ouvraient le feu, pendant que les avant-trains se retiraient au galop derrière un couvert. Des régiments d'infanterie en rouge, des coloniaux en bleu, progressaient, déployés en tirailleurs, et chargeaient à la baïonnette, accompagnés par les musiques militaires sur l'air du clairon de Déroulède: "Y a d'la goutte à boire là-haut! Y a d'la goutte à boire !". Parfois, c'était un régiment de cavalerie qui débouchait en fourrageurs et

chargeait les fantassins, sabre au clair. Il était parfois difficile de les arrêter avant qu'ils ne s'abordent.

Un jour, nous passâmes près du groupe de tous les attachés militaires étrangers, rassemblés autour d'un officier d'Etat-Major, qui leur expliquait la manoeuvre. On se montrait le prussien en vert, l'anglais en rouge, le russe en noir avec ses pattes d'épaules. Au-dessus d'eux, spectacle nouveau, passait en rase-motte une escadrille de douze avions, pauvres cages à poules de bois et de toile, mais qui nous émerveillaient. Le dernier jour des manoeuvres, nous avons fait 60km en vingt-quatre heures, dans la terre labourée. Nous étions à bout de forces et, quand nous arrivâmes au cantonnement, je me laissai tomber, comme les autres, sur la paille de chanvre, terrassé par un sommeil de plomb et me réveillai le matin avec un mal de tête terrible, causé par l'odeur entêtante du chanvre.

Nous fîmes étape à Beuxes, en Poitou, où nous devions nous nettoyer, effets et armes, pour être embarqués le lendemain matin pour Vannes. J'étais à quelques kilomètres de Lerné, bourg de Touraine dont le curé était Charles Robert, de Questembert, mon compatriote et ami de la famille. Je résolus d'aller le voir et louai une bicyclette. Je fus très bien reçu, mais la fatigue des manoeuvres et le petit vin blanc de Touraine eurent raison de moi. Il fallut me coucher. Monsieur le curé me réveilla, car je devais regagner Beuxes avant l'heure du départ qui avait lieu dans la nuit. Mais je n'étais pas dégrisé. Il faisait nuit, je n'avais pas de lumière, on me donna une lanterne vénitienne qui flamba aussitôt. J'essayai, sans succès, de me mettre en selle et c'est bras dessus-bras dessous avec le facteur que je gagnai la gare de la Roche-Clermault. Je sautai dans le train, sans billet, après avoir confié la bécane au facteur. A Beuxes, je réussis à franchir la barrière de la gare et à m'introduire, sans attirer l'attention, dans la salle de danse où ma section ronflait sur la paille. Nous rentrâmes à Vannes sans autres incidents. Je fus nommé sergent et affecté à la 9e Compagnie où je pris, à contre-cœur, les fonctions de fourrier. La 9e était casernée à La Bourdonnaye. J'avais déjà pris mes fonctions, fier d'avoir sur ma manche le galon d'or de sergent à l'avant-bras et la baguette d'or de fourrier au-dessus du coude. Je me fis photographier et j'eus la surprise, heureuse, de voir un jour ma photo en montre et d'entendre deux jeunes filles, qui s'étaient arrêtées pour regarder : "Oh ! Le gentil petit fourrier !". Je m'enfuis en rougissant. J'aurais été horriblement intimidé si elles m'avaient identifié ! J'étais jeune ! Mais tout cela chantait dans ma tête une chanson nouvelle, au son de laquelle je me laissais complaisamment bercer. Une lettre de mon loueur de bicyclette de Beuxes me rappela à la réalité. Il n'avait pas récupéré son engin. J'écrivis dare-dare au curé de Lerné qui découvrit que le facteur l'utilisait pour faire sa tournée. Et le vélo fut rendu à son propriétaire.

De plus en plus, j'étais attiré vers la carrière militaire. J'aimais ce rude milieu, ses occupations, son idéal, son panache. Ce n'était pas ce que ma pauvre maman et ma vénérable Tante avaient rêvé pour moi. Il fallait pourtant les en aviser. Je tremblais à la pensée de leur effondrement et de leur désespoir. Je m'en ouvris à mon confesseur qui me comprit et m'encouragea. Ces soucis obsédants et la dure vie que je menais, minaient ma santé. Je tombai malade et fus hospitalisé à l'hôpital mixte, aujourd'hui lycée de filles. J'étais à bout de nerfs. Après deux semaines de soins et de repos, je partis en convalescence de

deux mois, que je passais chez ma mère à laquelle, un soir, je communiquai ma décision. Elle en resta comme assommée, sans voix, sans larmes et me dit simplement:

- je ne pouvais avoir de plus grand chagrin.

Je crois qu'elle se raccrochait à l'impossible espoir de me voir revenir sur ma décision. Sur les entrefaites, arriva ce qui devait arriver. J'avais vingt-deux ans, mon coeur avait besoin d'affection. Je m'épris d'une jeune fille de dix-huit ans, institutrice libre. Notre idylle ne fut pas longue. Ma mère l'apprit, convoqua la pauvre petite, exigea la remise des lettres et photos, donc la rupture. J'en souffris atrocement et je passai des nuits de désespoir dans ma chambre de sous-officier. J'en voulus à ma mère jusqu'au jour de Juillet 1913 où elle m'annonça qu'elle avait une tumeur au sein droit qu'on allait opérer. Elle le fut, à Vannes, le 6 Juillet, par le Docteur Letoux. C'était cancéreux. Je crois avoir vécu là une des périodes les plus douloureuses de ma vie. Ma pauvre chère maman, dont j'étais l'unique enfant et que je vénérâis, était sur un lit d'hôpital, atteinte d'un mal incurable et je la torturais moralement par surcroît. Et pourtant, je ne pouvais pas faire autrement. Elle se remit assez pour reprendre sa vie solitaire. Mon bataillon fut, à cette époque, envoyé en garnison à Morlaix où je me plus beaucoup et où je fis quelques sottises qui, en m'attirant une grave punition de quinze jours d'arrêts de rigueur pour absence irrégulière et rupture d'arrêts simples, me ferma provisoirement la porte de l'armée. Mon capitaine me le signifia durement et je dus rentrer dans la vie civile ...Ma bonne Tante me sauva la mise en me prenant chez elle à Lorient et en me faisant entrer à la succursale de la Société Générale, métier qui ne me plaisait aucunement. Je gagnais 80 francs par mois, je payais à ma Tante 60 francs de pension et m'habillai avec le reste. Ce n'était pas gras et je rêvais souvent au mess des sous-officiers de la Bourdonnaye où l'on mangeait bien pour 21 sous (1,05 francs) par jour! Je rencontrai, heureusement, un camarade libéré dans les mêmes conditions que moi, Gaston Brossier, ancien sergent engagé volontaire au 116e. Il travaillait chez l'intendant de madame Delory et gagnait 100 francs par mois. Nous caressions ensemble l'espoir de trouver une place au Régiment de Lorient, le 62e d'Infanterie, où nous avions de bons camarades; mais les places étaient rares et nous n'étions pas des candidats brillants. Il venait souvent déjeuner avec moi chez ma Tante à laquelle il plaisait beaucoup; il était en effet très distingué et de parfaite éducation. Il se maria, rentra dans l'armée et disparut de mon horizon. J'avais aussi deux très bons amis, les frères Le Moigno, Mathurin et Etienne. Le premier, qui avait été très malheureux en ménage, était comptable. Il fut assassiné par le maquis F.T.P., dans la forêt de Camors, pendant l'occupation. Son frère retrouva son corps, lardé de coups de couteau. Etienne était un joyeux drille, rondouillard, boiteux par accident, et truculent. Il faisait n'importe quel métier -honnête- pour vivre. C'est ainsi que je l'avais vu dans une mansarde, fabriquant des chapelets pour un bijoutier; il avait été moniteur de gymnastique jusqu'à son accident, employé dans une charcuterie puis chez un marchand de produits du sol et, finalement, entra au service de Louis Delory avec lequel il s'entendit fort bien! Brave Etienne! Peut-être vit-il encore?

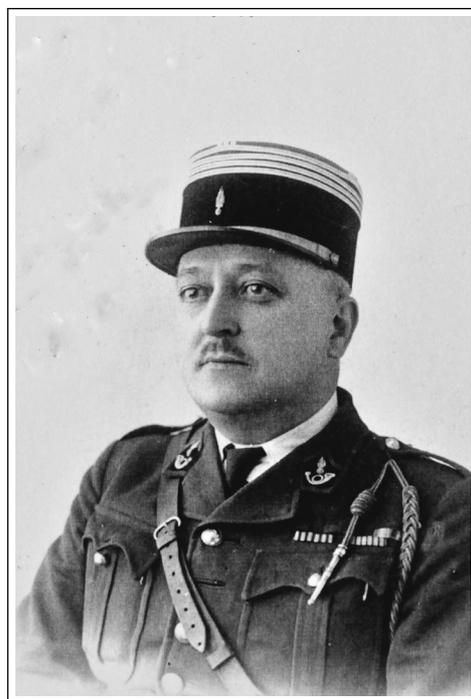
La guerre apporta pour moi la fin de mes incertitudes. La mobilisation me faisait rentrer dans l'armée avec mon grade de sergent. Je redevais un homme avec une mission, un but, des responsabilités.

Je me sentais là dans ma voie. De toute façon, il y aurait une solution : une mort glorieuse ? Cela ne m'effrayait pas et je n'y songeais guère - une blessure grave me laissant impotent? Je n'y pensais pas non plus. Mais je m'enivrais de participer à une épopée grandiose dans l'horizon de laquelle se profilaient Metz et Strasbourg, l'Alsace et la Lorraine, perdues en 1870 et dans le regret et l'amour desquelles nous avons été élevés. Mes ambitions, pour le moment, ne dépassaient pas l'état de sous-officier. Un mois après j'étais sous-lieutenant et j'étais loin d'y compter. Cette fois, ma mère, ma Tante, étaient obligées de s'incliner, un devoir plus haut qu'elles m'appelaient et je répondais de toute mon âme: "Présent!".

J'accueillis la déclaration de guerre dans cet état d'esprit égoïste. Mon problème était résolu dans une apothéose de victoire. Tous les récits de batailles, tous les tableaux, toutes les gravures devenaient pour moi des réalités enivrantes. J'affichais une joie indécente pour certains. Un Belge, qui lisait avec moi les dépêches de l'Agence Fournier, ayant émis des doutes sur notre victoire finale, je le pris violemment à partie et on dut s'interposer pour nous empêcher d'en venir aux mains. J'avais, dès le premier jour, revêtu mon uniforme de sergent et, le lendemain, je faisais mes adieux à ma mère, courageuse, et à ma tante, effondrée, et je rejoignis ma garnison, à Vannes, où la mobilisation battait son plein. Les réservistes affluaient, joyeux, la ville fourmillait d'uniformes de fantassins et d'artilleurs, de colonnes à pied et à cheval, de convois, de détachements. Le moral de la France était splendide. Elle s'était retrouvée.



Vers 1908



et en 1940

---

*Dans la suite de ses mémoires François ORGEBIN évoquera sa guerre 14-18 ,*

*puis l'entre -deux- guerres au sein de l'Armée,sa capture en Alsace en 1940 , ses 5 ans d' oflag ( camp pour officiers prisonniers ) et l'après guerre en retraite avec le grade de colonel jusqu'en 1966. Il décédera à Vannes en 1973 et repose au cimetière de Questembert face à la chapelle à l'ombre du grand if.*